

M. Demoizé.....	1
M. Euzet.....	1
Joseph Euzet.....	5
Stepho Michel.....	7
Le groupe Gouyoudjian.....	8
Une conférence de M. Pittakis.....	8
Une conférence d’Albert Hazan.....	9
Une conférence de René Letayf.....	10
De François d’Assise à François Ansaldo.....	10
Luc Madanian.....	12
François converti et relaps.....	12
À l’âge des amours.....	13
Arsène Akjali.....	15
La famille Theuma.....	17
Une imposture (avril 1919).....	17
Le docteur Richard Mirzan.....	20
La bibliothèque de l’École évangélique.....	22
Vente de livres.....	23
Autour du choix d’une carrière.....	25

## M. Demoizé

À brûle-pourpoint, un jour, l’un de nous demanda à M. Demoizé :

« Vous êtes libre-penseur, M. Demoizé ? » sur un ton presque affirmatif qui équivalait à dire : « évidemment, vous êtes libre-penseur... »

M. Demoizé redressa son long buste. Un éclair d’hésitation passa à travers son binocle, puis il répondit :

« Non, je ne suis pas un libre-penseur. Je suis un penseur libéral. »

M. Demoizé était un esprit français trop médiocre pour ne pas se vouloir modéré. Il pensait, du reste, modérément, je veux dire qu’il ne pensait pas beaucoup.

« Pas d’exagérations ! Anticlérical, certes, car, voyez-vous... le clergé ! Mais... – comme l’a dit Gambetta – l’anticléricalisme n’est pas un article d’exportation... Ces gens-là ont leurs bons côtés ! et aussi leurs mauvais ! Donc... prudence ! Mais, en toutes choses, pas d’excès ! Libre-penseur, c’est scolaire et tout d’une pièce. Penseur libéral, à la bonne heure !... Au-dessus de la mêlée ! Le juste équilibre ! Je suis un homme sérieux, moi... »

Ainsi « se pensait » M. Demoizé.

## M. Euzet

Ce fut, je pense, Ansaldo qui, vers cette même époque, me recommanda d’assister à des conférences qu’un certain M. Euzet donnait ou donnerait, le soir, deux fois par semaine, en la chapelle du Sacré-Cœur.

J’ignorais que M. Euzet, lazariste, professeur de rhétorique au Collège du Sacré-Cœur, jouissait auprès de l’élite de ses anciens élèves – Philippe de Zara, Stepho Michel, Salzani, les frères Péré, etc – et auprès des jeunes – Tom Greenwood, Ansaldo, Ralph Thouma – d’un ascendant extraordinaire. Ils vantaient sa culture universelle, son érudition infinie, ses connaissances impressionnantes en littérature, philosophie, théologie, histoire. Il possédait, outre le latin et le grec ancien, plusieurs langues étrangères, dont le grec moderne. Il lisait l’hébreu, le turc et l’arabe.

La vérité est qu’il me lut plus tard, en sept ou huit idiomes, le prologue de l’Évangile de Saint Jean : « Au commencement était le Verbe... » pour me prouver qu’il était rythmique et harmonieux dans toutes ces langues.

Certes, je pus me rendre compte par la suite que le groupe des anciens élèves admirait également M. Jung, le professeur de sciences, M. Poulin, le supérieur, et même M. Goidin, le directeur actuel. Mais M. Euzet les envoûtait.

Ils raillaient volontiers la corpulence éléphantine de M. Jung, sa voix pareille à un fauve grognement. Mais s’ils imitaient aussi l’accent nasillard et chantant de M. Euzet, c’était presque par un effet de l’admiration. Stepho Michel avait fini par s’en imprégner et l’avait assimilé au point d’en faire son accent naturel.

Ansaldo m'expliqua le but que poursuivaient ces conférences. Par suite de la guerre et à l'instar des autres écoles françaises, le Collège se trouvait fermé. Les anciens élèves et ceux qui n'avaient pas eu le temps d'achever leurs études préoccupaient ces messieurs. La guerre avait entraîné des relâchements dans les esprits et les mœurs. Comment éclairer la jeunesse sur ces problèmes de philosophie et de morale, et réagir contre les mauvaises influences ? à défaut de pouvoir utiliser l'école, on se servirait de l'Église. À l'église, sous forme de conférence, l'enseignement prendrait le caractère légal d'une catéchèse.

Je ne sais si notre petit clan d'élèves de M. Demoizé, dont les anciens élèves de M. Euzet commençaient de s'entretenir, demeura entièrement étranger dans leur esprit à la décision d'organiser ces conférences. La vérité est que notre petit clan ne constituait, en aucune façon, un parti. Ce fut l'esprit de parti des autres qui nous entraîna plus tard à nous considérer comme le parti opposé.

Et alors, un peu jaloux qu'ils eussent un leader – comme on dirait aujourd'hui – en la personne de M. Euzet, nous fûmes portés à nous prévaloir d'un leader nous-mêmes. à leur grand homme, nous n'avions à opposer que l'inconsistant M. Demoizé. À défaut de connaître l'hébreu, M. Demoizé avait quelques notions de grec ancien et entendait un peu le latin, ce dont nous étions fort aise. Mais aussi bien Christian Caracach que moi-même sentions que c'était un bien piètre concurrent face à M. Euzet, qui lui aussi donnait des leçons particulières, et que ses élèves considéraient comme un professeur hors pair. En notre for intérieur, nous sentions bien que la science de M. Demoizé était maigre et sèche, comme sa personne.

Du point de vue paroissial, le Sacré-Cœur était une chapelle. Mais elle avait les proportions et l'agencement d'une véritable petite église. Ouverte en permanence aux fidèles, elle avait ses paroissiens virtuels. C'est là que ma tante Esther m'emmenait durant la semaine sainte, lorsque j'étais enfant, parce qu'on y chantait les Ténèbres mieux que partout ailleurs. Elle était précédée d'une cour et sa façade, que décorait une statue du Sacré-Cœur dressée dans une niche, donnait sur la rue Franque. Si ma mémoire ne m'abuse, elle était située juste en face de la rue Hadjistam où, au second étage du premier immeuble faisant angle à gauche, était installé le professeur Demoizé.

Je me rendis à la conférence de M. Euzet en compagnie de Christian Caracach. J'étais à présent persuadé que ses anciens élèves ne pouvaient qu'avoir parlé de moi au conférencier.

On avait disposé une petite table devant le chœur. Le conférencier parlait assis, face à l'assistance installée sur les bancs. L'auditoire était composé de jeunes gens, d'anciens élèves du Collège, de quelques curieux qui se piquaient d'"intellectualisme" et de certains dévots, parfaitement inintellectuels, du type de M. Polycarpe Theuma.

L'apparence physique de M. Euzet ne frappait par aucun trait particulier. C'était un prêtre d'environ 44 ans, à barbe noire, maigre sans rien d'ascétique, le front plutôt bas que haut. Il parlait sans difficulté, en phrases grammaticalement bien articulées, d'un ton chantant et nasillard. Il semblait improviser sur un plan préétabli. Plus tard, lorsque je fis plus amplement sa connaissance, je fus frappé en comparant les phrases complètes et bien construites de son élocution en public à sa conversation fragmentaire, hachée, où des mots étaient avalés et remplacés par des gloussements qui servaient à nuancer sa pensée, à la faire sous-entendre, en substituant un vocable manquant par le gloussement approprié.

Les conférences traitaient des sujets d'apologétique. M. Goidin relayait, parfois, M. Euzet. Aux objections des mécréants, on opposait les réfutations de l'Église. Ces sujets m'attiraient, car j'étais plus ou moins au courant des controverses exposées. À la sortie, je donnais, des hauteurs de ma supériorité, mon avis tranchant sur la conférence. Considéré comme d'une intelligence exceptionnelle par mes amis, comme quelqu'un au relief accusé par mes adversaires, je me complaisais en la supériorité qui m'était attribuée, et bien que secrètement conscient des fissures par lesquelles cette "supériorité" aurait pu aisément se vider, je me délectais à m'imaginer comme un être comblé de dons par la nature.

À l'issue d'une de ces réunions du Sacré-Cœur, je fus entouré et comme cerné dans la cour par un petit groupe de jeunes gens qui me demandèrent ce que j'avais pensé de la conférence de M. Euzet. Un génie tel que moi se devait d'émettre une opinion définitive. Du sommet de ma suffisance, je répondis que j'avais trouvé la conférence remarquable, mais que j'avais des objections à formuler. Tout à coup, un jeune homme blond que je ne connaissais pas, rompit le cercle, s'avança vers moi et m'apostropha en criant : « Allez-vous vous en aller d'ici, espèce de saligaud ! ». Et il m'allongea un soufflet. Puis il s'en alla, entraîné par Philippe de Zara, en me recommandant à voix forte, de ne plus remettre les pieds à l'église « ou alors, ajouta-t-il je te déculotte en pleine rue Franque ». Je demeurai stupéfait, humilié, mais avec à peine le sentiment qu'on venait de se livrer à une injustice à mon égard. Je n'avais guère eu le temps de saisir ce qui m'arrivait. Christian Caracach, Ansaldo et quelques autres m'entraînèrent aussitôt hors de la cour avec une sorte de sollicitude.

Dans la rue, un jeune homme dont les favoris roux, le large front, l'aspect insolite avaient attiré mon attention dans l'église au cours des réunions antérieures, nous rejoignit et d'une voix frémissante et indignée déclara : « Il ne faut pas laisser la chose comme ça ».

« Qui est-ce ? » demandai-je à Ansaldo lorsque le jeune homme se fut éloigné. « Quelqu'un de très bien dont tu devrais faire la connaissance. Il se nomme Auguste Bergando... ». Ce nom ne me disait rien ; ma curiosité surmontait mon émotion : « Mais enfin qui est-il, qu'est-ce qu'il fait ? ». « C'est », dit François, « quelqu'un qui a vos idées... ».

Le lendemain, je m'aperçus que l'événement avait fait grand bruit et qu'on s'en entretenait partout. Christian Caracach était à la tête de ceux qui soutenaient qu'il fallait réagir, en faire une question, soulever ciel et terre. Lui et d'autres parlèrent de "guet-apens". C'en était un, visiblement. Le coup avait été monté et les jeunes gens qui m'avaient entouré et retenu dans la cour de l'église avaient agi dans le but de me faire parler et de donner prétexte au jeune homme blond de m'infliger la correction préméditée.

J'avais de suite appris que mon agresseur se nommait Maurice Salzani. Il appartenait à une ancienne famille française fort considérée, établie depuis plus d'un siècle en Turquie. Son grand-père, qui tenait un journal intime dont des fragments parurent plus tard dans les feuilles locales, avait "ciceronné" Lamartine, lors du séjour de ce dernier à Smyrne.

Au fond, de quoi s'agissait-il ? Un galopin de dix-sept ans avait été giflé – inopportunément sinon gratuitement – par son aîné à qui on l'avait dépeint sous les traits d'un petit voyou impie, contempteur de la religion. L'incident aurait pu se trouver clos, sans autre forme de procès.

Le lendemain, conseil chez M. Demoizé, promu soudain chef du parti de l'opposition. Nous décidâmes que j'adresserai à M. Euzet une lettre de protestation solennelle.

Je la rédigeai d'une traite, en forme de tirade déclamatoire : « Ainsi, devant la maison de Celui qui a prêché le pardon des offenses, cet homme, sans avoir été offensé, a osé lever la main sur moi... » Et autres...

M. Demoizé saisit mon brouillon et le ratura de sa grande écriture droite qui pesait sur la plume au point d'égratigner le papier. La phrase finale, introduite sur la suggestion de Christian et faisant une molle et timide allusion à un guet-apens, devint sous la plume pesante de M. Demoizé, la flèche suivante : « ...ce regrettable incident. Il se pourrait qu'en votre qualité de confesseur, vous en comprissiez, mieux que quiconque, les attristants dessous ».

Sur le moment, bien que j'eusse tenté de le pénétrer, je n'avais rien compris au sens de l'allusion, mais j'appréciai le « vous me comprissiez », dont la syntaxe impeccable devait, à mon avis, relever aux yeux de M. Euzet, mes compétences grammaticales et subjonctives. Aujourd'hui, je comprends que c'était un trait empoisonné de penseur libéral visant à percer au cœur le clergé inspirateur du fanatisme.

Grâce à M. Demoizé, ma lettre débutait par les mots : « M. l'abbé... », qui étaient impropre pour un lazariste. Mais dans l'esprit de M. Demoizé, "abbé" était le terme protocolaire qu'un penseur libéral, poli et modéré, se devait d'appliquer à tous les "calotins".

Je recopiai ma lettre et l'envoyai à M. Euzet.

Ce qui m'avait inquiété le plus à la suite de cet incident était l'injonction « de ne plus mettre les pieds à l'église ». Si la crainte d'un nouveau scandale ou la peur d'une raclée allaient m'entraîner à obtempérer, cette humiliation me serait plus cuisante que toute autre ; de plus, il m'en aurait coûté du plaisir d'assister aux conférences à cause de l'ivresse mentale qu'elles provoquaient en moi. Aussi, avais-je pris soin de glisser dans ma lettre était une phrase qui signalait l'invitation qui m'avait été faite de ne plus reparaitre à l'église et la présentait comme une prétention insoutenable.

J'espérais que M. Euzet serait tout le premier à ne pas approuver cet interdit. D'anciens élèves s'empressèrent de me rassurer. Dès lors, j'affrontai la conférence suivante sans presque aucune appréhension.

M. Euzet entama sa causerie par une allusion à l'incident, lut ma lettre in extenso, désapprouva le geste, désavoua son auteur. Si je ne me trompe, à l'issue de la conférence, il demanda de me voir, et ce fut à cette occasion que je lui fus présenté.

En tout cas, dès notre première rencontre, il se référa à la dernière phrase de ma lettre, en précisant qu'il n'en avait guère apprécié l'allusion. Je demeurai bouche bée. Je ne comprenais rien à ce qu'il avait compris.

L'effervescence se poursuivit les jours suivants. Malgré le désaveu en pleine église, mon parti réclamait des excuses publiques de la part de mon agresseur. Je laissais faire. Mais, soutenu par tant de monde, je m'enflais de mon importance et étais de plus en plus porté à croire qu'on me devait des réparations.

L'effervescence s'était déjà atténuée lorsqu'un soir, en rentrant à la maison, ma mère me montra une lettre qu'elle venait de recevoir et qui était conçue à peu près comme suit :

« Madame, je viens par la présente vous présenter mes excuses pour l'incident survenu jeudi dernier et à la suite duquel j'ai giflé votre fils. Veuillez agréer, madame, mes plus respectueux hommages. Maurice Salzani ».

Sous quelles pressions le malheureux jeune homme avait-il résolu brusquement d'écrire cette lettre ? On l'avait sans doute, de plusieurs côtés, désapprouvé ; on lui avait fait honte de son geste ; peut-être même dans sa propre famille, car Mme Salzani connaissait fort bien ma mère et savait que, veuve, elle faisait de nombreux sacrifices pour élever convenablement ses enfants. C'était de ces choses qui étaient prises très au sérieux par ces vieilles et honorables familles catholiques de Smyrne.

La réaction de Salzani dut être la suivante : Des excuses à ce salaud ? Jamais ! Mais il crut sans doute mettre son amour propre à couvert et se tira quand même d'un fâcheux pas en adressant ses excuses, non pas au galopin mécréant, mais à la veuve considérée et peu fortunée qui prenait tant soin de l'éducation de ses enfants.

L'arrivée imprévue de cette lettre me stupéfia et, en dépit de sa rédaction presque impertinente et rageuse dans sa brièveté, me parut une solution pouvant mettre terme à un conflit qui passionnait plus mon entourage que moi-même, que je poursuivais moins pour donner une satisfaction à mon amour-propre qu'à mes partisans et dont la poursuite me fatiguait. J'avais hâte de me libérer de cette contrainte et de reprendre le cours interrompu de mes activités familières et de mon traintrain journalier. Un seul point me chiffonnait : Salzani, dans sa lettre, donnait l'impression qu'il y avait eu un incident à la suite duquel il s'était livré sur moi à des voies de fait alors qu'il l'avait provoqué en s'y livrant.

Salzani avait voulu donner une leçon à un vilain garnement assez effacé. Il le mit en exergue.

La Congrégation de l'index pourrait être considérée comme une des premières entreprises publicitaires du monde. Les individus et les œuvres condamnés ne sauraient rêver de meilleur agent de propagande et de diffusion. Il est vrai qu'en les signalant au monde entier, elle les indique aux croyants invités à se méfier et ainsi, la Congrégation voit son but atteint. Mais celui-ci est souvent dépassé et les conséquences de nos actions sont imprévisibles.

À Smyrne, ce mince événement servit à donner corps à des antagonismes jusqu'alors dilués et flottants. Il contribua bientôt à la formation d'une "Association des Étudiants" groupant des éléments dissidents, entreprenants et la plupart creux qui en entraînaient d'autres et se targuèrent d'être de l'autre côté de la balustrade. Enfin, il gonfla d'importance et mit en lumière un inconsistant professeur de français, le premier étonné de son aventure.

...

M. Euzet poursuivit : « On passe à Dom Bosco une carte de visite sur laquelle il lut ce simple nom : Victor Hugo. Victor Hugo était assez connu et son seul nom suffisait. Il n'avait pas besoin d'ajouter : "président de l'Association des Étudiants" ». Allusion aux cartes de visite que l'Association venait de faire imprimer, à ses frais, à l'usage de François Ansaldo.

Christian Caracach jugea le sarcasme gratuit et facile et décida de protester par une lettre "pleine de modération et de dignité". Il n'était pas juste, écrivit-il à M. Euzet, de s'en prendre à une association dont le noble but était la diffusion de l'instruction ; au contraire, il se devait de la protéger, etc.

À la conférence suivante, M. Euzet accusa réception de la lettre, la lut même, si je ne me trompe, et en profita pour tracer de nous un portrait impitoyable assez réussi.

« On me demande », déclara-t-il à peu près, « de protéger une association de jeunes qui répand l'instruction. Je ne demanderai pas mieux. Mais voyons un peu quels sont ceux qui répandent l'instruction ? ». Et il se mit à les énumérer :

« Il y a d'abord un agnostique (Letayf). Quelqu'un qui ne connaît même pas la signification du mot et qui est venu me la demander... ».

Le trait était quelque peu perfide. Comme nous contestions à Letayf son étiquette d'agnostique en soutenant qu'il n'était que sceptique, il avait en effet, quelques jours auparavant, consulté M. Euzet sur la signification du mot, dans l'espoir que la définition de celui-ci coïnciderait avec la sienne et qu'il pourrait ainsi nous opposer une définition autorisée. Mais M. Euzet avait accueilli la question par de multiples glossements, sans fournir de réponse.

« Il y a un poète (Ansaldo) dont le thème favori est le doute, et qui mêle le balancement de ses rythmes au balancements éternels de sa pensée ».

« Il y a un chimiste (Bergando) qui joint toute l'incrédulité de Berthelot – moins sa science – au scepticisme athée de Renan exégète.

« Il y a aussi un exégète. Vous savez, mes amis, qu'un exégète est celui qui interprète les Saintes Écritures. Vous devez savoir aussi que, pour être exégète, il faut connaître au moins une demie douzaine de langues orientales. La personne en question ne connaît même pas... l'hébreu ».

J'en fus si piqué que, peu après, j'engageai Albert Hazan et me mis à étudier l'hébreu, jusqu'au jour où Hazan plia bagages pour l'Amérique du sud. Ma mère dut régler les leçons à raison d'un quart de livre l'heure.

Je sais, aujourd'hui encore, qu'en hébreu chapeau s'appelle "koba", la table "ashoulhan", et que la Bible débute par les mots suivants : "Béréchit Bara Éléhim..."

## Joseph Euzet

De retour à Izmir d'un voyage, j'ai appris, par une voix qui m'égrenait les nouvelles sur un ton détaché, que le père Euzet, lazariste, autrefois professeur de rhétorique au collège du Sacré-Cœur, était mort des suites d'une chute qu'il avait faite en glissant dans la chapelle des sœurs de Saint Vincent de Paul. Il allait accomplir sa 88<sup>ème</sup> année le 12 décembre prochain. Il était installé à Izmir depuis environ 65 ans.

Depuis la fin du siècle dernier jusqu'en 1922, date à laquelle le collège du Sacré Cœur, dirigé par les lazaristes, dut fermer ses portes, Monsieur Euzet (Monsieur est le titre porté par les lazaristes) a répandu en Asie Mineure la culture française et façonné les intelligences et les cœurs. Mais on peut dire qu'il continua son rôle d'éducateur jusqu'à sa mort, acceptant jusqu'à un âge avancé d'accorder des leçons particulières à ceux qui les sollicitaient, attirant à lui les meilleurs esprits, restant en contact avec nombre de ses anciens élèves qui lui avaient conservé une sorte de culte admiratif et attendri.

Dire de lui qu'il fut professeur de rhétorique serait donner une idée bornée de l'homme et de l'étendue de ses connaissances. La philosophie et l'histoire, les lettres grecques et romaines, aussi bien que la littérature française, n'étaient qu'une partie de son vaste domaine. Théologien et exégète, il avait lu tous les pères de l'Église, les latins et les grecs, avec une prédilection marquée pour Saint Augustin et Saint Jean Chrysostome, et aussi tous les grands docteurs du Moyen Âge, depuis Bède le Vénérable jusqu'à Thomas d'Aquin, dont il avait assimilé la Somme et la discipline intellectuelle. Il connaissait et possédait une bonne douzaine de langues anciennes et modernes. Il traduisait n'importe quel texte grec ancien, quel qu'en fut le dialecte, sans recourir aux dictionnaires, en se jouant.

Outre le grec et le latin, il connaissait l'hébreu, l'araméen, le syriaque, le grec moderne, l'anglais, l'allemand, l'italien et l'espagnol, l'arabe et, bien entendu, le turc qu'il lisait et écrivait aussi bien en anciens qu'en nouveaux caractères. Il me lut une fois le début de l'Évangile selon Saint Jean, dans une douzaine d'idiomes pour me démontrer qu'il était harmonieux, à la lecture, dans toutes les langues. Philologue, il s'intéressait aux origines du langage et, grâce à ses connaissances philologiques, établissait les rapprochements les plus passionnants et les plus hardis.

Je le surpris un jour penché sur un in-folio, un dictionnaire polyglotte du XVII<sup>e</sup> siècle, lui ayant demandé quel était le vocable qui retenait son attention, il m'apprit qu'il était en train de lire ce dictionnaire page par page, de la première ligne à la dernière, comme un ouvrage ordinaire.

Je ne lui ai jamais rendu visite sans le trouver en train de lire, en prenant des notes. Il était la proie du "libido sciendi" qui est l'insatiable appétit du savoir. C'était sa faiblesse. Elle était pour lui ce que la "libido sentiendi", l'appétit des voluptés, est pour les autres.

Il extériorisait sa pensée dans les entretiens. Aussi, cet homme qui savait tant de choses et avait tant de choses à dire, dépourvu de vanité littéraire, n'était pas tenté d'écrire. Durant sa jeunesse et sa maturité, il n'a publié qu'un seul livre, un journal de voyage intitulé "Patmos" (Paris 1904) devenu aujourd'hui introuvable. Après l'avoir écrit, il mit dix ans avant de se résoudre à le faire éditer.

Pour ne pas perdre contact avec l'évolution littéraire, il continua jusqu'à la fin de ses jours, à se tenir au courant des nouveautés. Aussitôt qu'il était bruit d'un auteur nouveau, il achetait ou se procurait ses ouvrages. J'ai vu, dans ses mains, des livres de poète, dadaïstes ou surréalistes. Il s'en débarrassait, après les avoir parcourus, en en faisant cadeau, s'en tenant, pour sa bibliothèque déjà engorgée, aux auteurs essentiels qu'il enseignait à ses élèves et qui étaient déjà classiques au début de ce siècle...

J'ai parlé jusqu'à présent du savant. Je voudrais parler du prêtre. Lui qui était avare de ses minutes et toujours absorbé dans ses livres, prodiguait sans hésiter ses heures et, au besoin, ses jours lorsqu'il s'agissait de soulager

une conscience en détresse, une foi défaillante, ou dans l'espoir, si mince fût-il, de gagner une âme rebelle à Dieu.

À 88 ans, il allait tous les dimanche célébrer la messe dans la paroisse d'un faubourg éloigné pour une dizaine de fidèles. Aumônier des sœurs de Saint Vincent de Paul, il se levait tous les matins à cinq heures pour dire la messe dans leur chapelle et leur donner la communion.

Lui qui, durant toute sa vie, n'avait publié qu'un seul livre, s'était dans son extrême vieillesse mis à écrire sans désespérer pour une cause qu'il avait prise à cœur, celle de Panaghia Kapulu et du séjour de la Vierge à Éphèse, et afin surtout d'alimenter la revue Notre-Dame d'Éphèse, l'organe d'édification et de combat du sanctuaire de Meryem Dag. En avril dernier, à peu près nonagénaire, il avait publié un livre qui en faisait l'historique détaillé.

Durant ces dernières années, quoique se portant bien, il s'était amaigri et desséché au point de n'être plus qu'une armature branlante d'ossements animée que recouvrait la peau. Lorsqu'il célébrait la messe, ses jambes flageolaient, mais il ne manquait pas une genuflexion.

Le 6 juin, après avoir dit la messe et s'être déshabillé dans la sacristie, il voulut gagner le réfectoire en traversant la chapelle. Il glissa et tomba sur les dalles de marbre aux pieds d'une statue de la Vierge. L'accident passa inaperçu et ce ne fut que bien plus tard qu'une sœur, ayant entendu des gémissements, se précipita vers la chapelle. Elle trouva M. Euzet effondré à l'endroit où il était tombé et essaya de le relever : « Je ne peux pas me relever, lui dit-il, je dois avoir quelque chose de cassé... ». Du côté où son corps avait heurté contre les dalles, tous les pauvres os décalcifiés s'étaient brisés comme du verre.

Il fut transporté à l'hôpital français où chirurgiens et sœurs infirmières lui prodiguèrent tous les soins imaginables. Ils ne parvinrent qu'à prolonger ses souffrances qui furent atroces. Il ne mourut que le mardi 20 juin ayant conservé sa lucidité à peu près jusqu'au dernier moment.

Toute la maison de Saint Vincent de Paul fut en deuil. À ses funérailles le lendemain, l'archevêque, en prenant la parole, avait les larmes aux yeux. Les religieuses pleuraient. Elles n'ont pas les pleurs faciles.

À 88 ans, son esprit s'était non seulement conservé intégral, mais effervescent. Il se passionnait et discutait avec une ardeur juvénile.

C'est devant la disparition d'hommes pareils que l'on ressent le plus intensément l'absurdité de la mort.

Izmir, le 1<sup>er</sup> juillet 1961.

## Stepho Michel

Stepho Michel était un jeune homme brun aux grands yeux noirs, au visage rond et candide. Il possédait le grec et le latin et s'intéressait passionnément aux lettres.

Pour lui, cependant, la littérature française s'arrêtait au XVII<sup>e</sup> siècle. Il feignait d'ignorer et, en réalité, négligeait les siècles suivants. S'il admirait deux ou trois sonnets de Sully-Prudhomme, quelques vers de Lamartine et le "Manteau Impérial" des "Châtiments", il le devait à l'influence de M. Euzet qui les citait comme des chefs d'œuvre.

Parfois, il gagnait, solitaire, les hauteurs de Bairakli et déclamaient à tue-tête des vers de l'Iliade.

Il était en train d'écrire une tragédie en cinq actes, en vers, intitulées "Nisus", sans doute inspirée par le IX<sup>e</sup> chant de l'Iliade, dont personne parmi ses amis n'avait lu le moindre mot. De temps à autre, il lui arrivait de dire à quelqu'un, comme pour l'aguicher par la promesse d'une récompense : « Si vous arrivez à faire telle chose, je vous citerai deux vers de ma tragédie ». Mais il s'arrangeait pour ne pas avoir à les citer.

Il adorait jouer aux dominos. Un jour, il défia son ami Arsène Akjali : « Arsène, si vous arrivez à gagner cette partie, demain je vous lis un acte entier de Nisus, foi de Michel ! ».

Arsène gagne la partie. Le lendemain, il vit s'amener chez lui un Stepho Michel, pâle et défait, qui le suppliait de le libérer de son engagement. « Qu'à cela ne tienne ! » dit Arsène, qui, à la mine bouleversée de son ami, avait envisagé je ne sais quel drame.

Ce qui le retenait, sans doute, de lire sa tragédie était la peur de ne perdre, en la divulguant, l'illusion d'élaborer un chef d'œuvre. En quoi il avait raison. Il vaut mieux toujours garder un chef d'œuvre dans un tiroir et conserver ses illusions.

Racinien, il plaçait Racine au-dessus de Corneille et, au-dessus de toutes les tragédies, Iphigénie.

Il aimait à répéter en chantonant :

« Lorsque les siècles auront fait leur temps, trois nom surnageront sur l'océan littéraire : Racine, Corneille et, un peu plus bas, Stepho Michel... »

Il n'en était peut-être pas sûr, mais prenait un grand plaisir à le ronronner. Tous les personnages de sa tragédie étaient masculins. Bergando insinuait de sa petite voix en fausset : « Au lever du rideau, tous ces personnages mâles s'avancent sur la scène et montrent leur sexe ».

À l'incendie, il se réfugia à Marseille, et devint professeur de latin chez les jésuites. Vers cette même époque, Lucien Arcas le rencontra, un jour, dans la rue : « Et que devient certaine tragédie que j'ai entendu vanter ? ». Stepho Michel lui répondit en chantonant : « Arcas, mangez bien ; buvez bien, vivez longtemps et vous verrez Nisus ».

Candidement pédant, il se délectait à infliger des "colles". À la Revue de Smyrne, comme je vantais, en sa présence, le sonnet de Sully-Prudhomme :

« La blanche Vérité dort au fond d'un grand puits... »

dont beaucoup d'élèves de M. Euzet se gargarisaient, Stepho Michel m'interrompit : « Pouvez-vous m'expliquer le premier quatrain ?... »

Un peu inquiet, j'en entrepris l'exégèse. Le visage, dur et maussade, de Stepho Michel se détendit. Il m'interrompit de nouveau : « Suffit ! ». La colle n'ayant pas pris, j'avais cessé de l'intéresser...

## Le groupe Gouyoudjian

Les Gouyoudjian étaient de riches Arméniens qui occupaient sur les Quais à côté de la Pointe, une vaste maison attenante à un grand jardin.

M. et Mme Gouyoudjian avaient deux fils les prénommés Agop et Pierre. Agop qui portait sur un nez insolite des lunettes à monture d'or, était philosophe et se distinguait par un air ahuri. Pierre, myope sans lunettes et lui-même un peu ahuri, avait l'esprit porté vers des préoccupations plus terre à terre.

Ils avaient une préceptrice, Mlle Herminée Salérian, femelle encyclopédique, au demeurant jeune et assez bien de sa personne – teint éclatant, grands beaux yeux noirs, en dépit d'un museau de fouine qui la rendait un peu antipathique lorsque elle parlait. Elle les instruisait sur à peu près l'ensemble des connaissances humaines : sciences, littérature, philosophie, histoire, musique, art, langues et mondanités.

Agop méprisait tout ce qui n'était pas philosophie et spéculation pure, mais raclait consciencieusement le violon que Mlle Salérian lui enseignait. Pierre, contraint de tapoter du piano, préférait les sucreries et niaisait volontiers avec les filles. Il essayait d'échapper à la fêrule de l'omniprésente et omnisciente préceptrice. En philosophie, Agop considérait la psychologie et la logique comme sa spécialité et son terrain naturel d'action. C'était un dialecticien transcendant qui vous abordait sans presque vous dire bonjour, armé de quelque argument syllogistique dont il vous imposait de suite la discussion. Pour lui, raisonner consistait à savoir jouer avec les mots à la manière du jongleur avec ses disques. Il avait un sourire triomphant lorsqu'il vous avait rendu muet à la suite d'un sophisme imprévu ou d'une réplique déconcertante. On aurait dit qu'il n'était qu'un cerveau démuné de corps, tant il paraissait planer au dessus des contingences. On était tenté de se demander s'il éprouvait seulement le besoin de manger ou de dormir.

Il faut croire qu'il devait beaucoup plus à un tempérament congénital qu'à Mlle Salérian ses tendances philosophie. Lorsque celle-ci planait, c'était à ras du sol.

Elle s'exprimait dans un langage raffiné d'où les fautes de français n'étaient pas exclues. Et si son accent fleurait Paris lorsqu'elle s'exprimait en français, toute oreille profane aurait discerné, lorsqu'elle s'exprimait en anglais, le pur accent d'Oxford.

Elle et son élève Agop allaient devenir de magnifiques recrues pour l'Association où ils entraînaient, à son corps défendant, le doux Pierre, amateur de gâteaux et de jeunes filles.

## Une conférence de M. Pittakis

La prochaine conférence devant être prononcée trois jours plus tard et les réunions publiques, sauf autorisation spéciale, étant interdites, nous décidâmes de nous adresser aux autorités grecques, moins afin de nous éviter d'éventuels ennuis que nous n'appréhensions pas, que pour le plaisir de nous prêter de l'importance en nous hissant à la hauteur d'une institution reconnue.

Nous nous rendîmes, Christian Caracach et moi, au poste militaire grec du quartier et sollicitâmes le permis de nous réunir. L'officier, en m'entendant parler couramment le grec, n'hésita pas à nous délivrer un papier, muni du sceau officiel, qui autorisait le "Syneterizmos Fithitou Smyrnis" à se livrer à ses activités habituelles au N° 459 de la rue Parallèle, à la date du 29 mai.

Qui étaient ces étudiants ? Où perchait leur université ? Où se trouvait leur patente ? Quel était le genre de leur activité ? L'officier ne s'en soucia pas, exemple typique de la légèreté de ceux qui sont en charge des intérêts publics. Il avait suffi à ce fonctionnaire que ces jeunes gens parlassent grec et ne fussent apparemment pas musulmans.

La conférence du jour devait être donnée par M. Pittakis. Sujet choisi et annoncé : "le passé de Smyrne".

Les membres et leurs invités vinrent plus nombreux que de coutume. L'auditoire était composé d'éléments presque tous hostiles aux Grecs. M. Pittakis, avec sa face olivâtre, sa barbiche de bouc et sa redingote noire élimée, prit place à la table du conférencier sur laquelle, sacristain vigilant, j'avais pris soin de poser, comme d'habitude, le verre d'eau sucrée sacramentel :

« Messieurs », dit-il en débutant, « je vous avais annoncé une conférence sur le passé de Smyrne. Mais depuis les événements qui sont intervenus ont rendu périmé et futile un sujet pareil. C'est du passé, du PRÉSENT et de l'AVENIR de Smyrne que je veux vous entretenir ».

La contenance récalcitrante de l'auditoire contrastait avec les frémissements d'enthousiasme perceptibles dans la voix de M. Pittakis.

Celui-ci s'attaqua d'abord au passé le plus reculé de Smyrne alors qu'elle s'appelait Navlochon et se situait sur la montagne près de la baie de Biraéli. Suivirent l'inévitable Tantale et l'amazone Smyrne. Puis ce fut la ville du Pagus et celle qu'Alexandre le Grand fit descendre dans la plaine. M. Pittakis en vint rapidement aux Romains et bientôt à l'aube du christianisme :

« Smyrne », déclara-t-il, « est une des sept villes auxquelles Saint Jean adresse une lettre dans l'Apocalypse. Et il dit à Smyrne : sois fidèle jusqu'à la mort et je te donnerai la couronne de vie... »

Ici, M. Pittakis bondit de sa chaise, frappa du poing sur la table et, d'une voix que l'émotion faisait trembler, s'écria :

« Oui, messieurs, nous avons été fidèles – jusqu'à la mort – pendant cinq cents années, et nous l'avons obtenue... enfin ! la couronne de vie ! »

Alors de tous les côtés de cette salle quelques instants auparavant figée et muette, les applaudissements crépitèrent. Les quelques philhellènes présents applaudissaient debout ; et Christian Caracach applaudissait ; et François Ansaldo et Joseph Marouche applaudissaient ; et moi-même, debout, battais des mains de toutes mes forces en trépignant.

Eh quoi ! brusquement converti au philhellénisme, croyais-je à présent que l'Apocalypse avait prophétisé le débarquement du 15 mai ? Venais-je d'avoir une illumination soudaine sur le vrai sens de la "couronne de vie" ? Ou désormais aimais-je les Grecs au point de m'aveugler et jouir de mon aveuglement ?

N'aurais-je pas eu plutôt raison de trouver ridiculement abusive, matérialiste, égocentrique et prétentieuse – bien dans la ligne de cette jactance grecque qui nous exaspérait et nous avait entraînés à prendre parti pour les Turcs – cette application des paroles de l'Apocalypse à l'arrivée d'un régiment grec, sous la protection de la flotte des deux mondes, dans Smyrne désarmée ?

Telle est la puissance des mots, telle est l'éloquence vraie ou fautive lorsqu'elle tombe sur un terrain perméable que nous tous, hostiles aux Grecs et sans que nos sentiments fussent altérés, nous étions en train d'applaudir à tout rompre. Ce n'était pas le triomphe des Grecs que nous applaudissions, mais le symbole des mots, le triomphe de la rhétorique.

Cet épisode est resté gravé dans ma mémoire comme un exemple du pouvoir des mots sur une foule sensible à leur résonance et qu'enivre leur cliquetis.

## Une conférence d'Albert Hazan

(Je viens de prononcer une conférence sur la "Psychologie de la seconde abdication de Napoléon", à laquelle est présent Albert Hazan. C'est la première fois qu'il assiste à une de mes conférences).

Les applaudissements ayant pris fin, Albert Hazan nous dit : « Écoutez, je voudrais bien vous faire une conférence, moi aussi. Je l'intitulerais "les sentiments nécessaires"... ».

On accepta l'offre d'enthousiasme, sans songer à se renseigner sur le sujet. Il s'agissait d'une conférence, c'était l'essentiel. On la fixa au samedi prochain. On était à court de conférenciers. Certes, il s'en trouvait toujours un parmi nous qui tenait quelque chose en réserve ou se faisait fort d'élucubrer un sujet en quelques heures. Nous ne manquions pas d'inspirés, mais nous étions heureux d'offrir de nouveaux visages.

Albert Hazan nous étonna tous par l'aisance chaude et prenante de son élocution, la pureté de sa diction et de sa langue. Il improvisait et son improvisation, qui coulait de source, était pleine d'entrain. Nos membres – Bergando excepté – lisaient d'ordinaire leurs conférences.

« Messieurs », expliqua Hazan, « assistant la dernière fois à la conférence de l'un d'entre vous, j'ai eu un sursaut en l'entendant parler négligemment et en passant du "préjugé de patriotisme ou de la patrie". J'ai noté, au cours de la même conférence, une ou deux autres touches de la même veine. Aussi, moi, aujourd'hui, je tiens à vous parler des "sentiments nécessaires". »

Il s'agissait d'une leçon.

Albert Hazan était notre aîné avec un esprit bien plus mûri que le nôtre. Moins doué qu'un Bergando et sans doute aussi moins profond, il nous surprenait tous par une expérience plus condensée et plus coordonnée des idées et des choses.

Il venait nous apprendre que nier et détruire ne suffit pas ; que ne regarder que de haut et penser intelligemment n'est pas tout ; qu'il est peut-être de la nature d'une intelligence supérieure de ne pas vouloir être absolument et essentiellement intelligente ; que nous sommes des hommes et que nous avons des besoins humains ; que ces

besoins, inhérents à notre nature, il est sage de les alimenter ; qu'agir dans le sens de nos besoins et de notre enrichissement spirituel est plus important que de vivre dans l'absolu, que la biologie, l'éthique et l'esthétique ont le même fondement humain et se confondent l'une dans l'autre.

« D'où vient », nous dit-il, « qu'une pyramide à l'endroit nous paraît plus esthétique qu'une pyramide renversée ? C'est que, renversée sur sa pointe, nous craignons qu'elle ne nous tombe sur la tête... »

## Une conférence de René Letayf

René Letayf préparait sa conférence. Lorsqu'elle fut au point, il nous en lut le préambule :

« Aux personnes qui m'écoutent et qui, groupées sans un sentiment de dévouement réciproque, prêtent les unes le concours actif de leur travail et, les autres, celui déjà assez efficace de leur présence, je dédie ces pages afin de mieux les inviter à formuler leur appréciation en écartant d'eux une propension à la louange qui, pour être fallacieuse, n'en est que plus apparente, et dans l'espoir qu'ils y trouveront, peut-être, une introduction à certaines choses qui, par leur importance au premier chef, font pièce à la vie à notre époque, et que l'on trouva, bien ou mal placées, au premier pas de chaque jour ».

On ne lui reprocha pas d'être un chef-d'œuvre de constipation et de pédantisme. Mes camarades ne firent de réserves que quant à la longueur excessive de la phrase et aux nombreux "qui" dont elle était farcie.

« J'avoue que je l'aime bien telle quelle », déclarait doucement Letayf. Et il ajoutait : « Elle dit bien ce qu'elle veut dire ».

En s'exprimant ainsi, Letayf tenait à souligner qu'elle le satisfaisait pour une double raison : à cause de l'équilibre de la période, malgré sa longueur, et pour la pointe qu'elle renfermait à l'égard des éloges dont on couvrait d'habitude non seulement les conférenciers, mais quiconque déployait devant nous un manuscrit. Il nous avait déjà été dit que nous étions une association d'encensement mutuel.

Pour ma part, la structure de la phrase m'avait ébahi, indépendamment de son sens, sur lequel je ne m'étais pas attardé. Je la trouvais digne d'un écrivain professionnel, digne d'être accueillie et imprimée dans n'importe quelle revue. J'en appréciais l'armature à la Brunetière, le choix substantiel et approprié des mots, le son sévère que rendait le style, un style concentré d'auteur sérieux.

Le mien était coulant, désossé, démuselé. J'aurais voulu savoir m'exprimer comme Letayf, de même que j'enviais Bergando d'écrire, par exemple : "la marche ascensionnelle du progrès" qu'il orthographiait du reste "assentionnelle".

Ainsi, tout en jugeant son style inférieur comparé à celui de ses camarades, je faisais semblant de l'admirer, et le double que je portais en moi l'admirait, en effet, car le style était, quoiqu'à mon gré de texture et de qualité incertaines, celui de son tempérament et de ses propensions romantiques. Il contestait mon engouement pour la musicalité, la grandiloquence et l'emphase tempéré par un attendrissement désabusé, qui en faisaient une mixture hasardeuse et mal délayée de Victor Hugo et d'Ernest Renan.

Bergando m'avait déjà dit que, pour les sujets sérieux – philosophie, histoire – il fallait user d'un "style sévère". Il me recommandait, sans doute, de ne pas user d'un style lyrique.

En attendant, je me rongais à l'idée de ne pas être à même de produire une écriture qui pût reproduire à mes yeux et à ceux d'un Bergando ou d'un Letayf, l'aspect d'un style sérieux, si bien que, par désespoir et vanité impuissante, j'en vins à commettre, mais ne fis cela qu'une seule fois, une fraude littéraire. Je copiai dans une ancienne "Revue des Deux-Mondes", un article en "style sévère" et le lus à une de nos réunions comme étant de mon cru.

Il fut accueilli avec moins de faveur et d'intérêt que mes propres élucubrations. À l'issue de la lecture, je m'empressai de demander à Bergando s'il n'avait pas cette fois apprécié le sérieux approprié du style. Il ne s'en était pas soucié. Mais après avoir un instant réfléchi, il m'accorda que cette fois "c'était mieux".

Quant à la phrase de Letayf, à force d'en être enchanté et de me la répéter, je l'avais apprise par cœur. Elle se grava en moi d'une façon si indélébile que j'ai pu la transcrire ici de mémoire.

## De François d'Assise à François Ansaldo

J'avais annoncé une conférence sur François d'Assise.

Je n'aurais pas hésité à parler indifféremment de saint François d'Assise ou saint François de Sales, de François I<sup>er</sup> ou de François-Joseph, du Père Joseph ou de Joséphine de Beauharnais. Le hasard d'une lecture y aurait suffi et, sur commande, une documentation hâtive et vite assimilée y aurait pourvu.

Comment pendant qu'avec ennui je recueillais les éléments de ma conférence sur saint François d'Assise, il me vint à l'esprit de passer, sans autre transition, à François Ansaldo, je ne saurais exactement le dire. Le fait est que je me mis à écrire et qu'au bout de deux ou trois jours et juste à temps, j'avais couché sur le papier assez de matière pour entretenir un auditoire pendant une heure.

L'"œuvre" de François se composait d'une vingtaine de sonnets ; j'en avais copié quelques-uns retenu de mémoire les autres. Ils avaient, pour la plupart, le doute comme thème – le doute religieux – et ils marquaient, dans l'ordre chronologique, une évolution vers la détresse en même temps qu'un progrès vers une certaine maîtrise dans la facture. Je n'eus qu'à suivre ces développements.

Tout le monde s'attendait donc à une conférence sur François d'Assise. Je ménageais soigneusement une surprise aux auditeurs. Je les surpris en effet, car François Ansaldo lui-même, qui trônait dans son fauteuil présidentiel au milieu des vulgaires chaises du commun des membres, n'était pas au courant de la substitution.

Tout le monde parut ravi de la "surprise". Lorsque j'en vins à énumérer les sonnets dont j'allais donner lecture, je vis l'étonnement transparaître sur le visage de François.

Interrompant ma lecture, je déclarai : « Je sais que M. Ansaldo, étonné, se demandera comment j'ai pu me procurer ses sonnets. Qu'il se rassure, rien dans ma façon de faire de plus loyal : je les ai retenus de mémoire.

Des applaudissements prolongés accueillirent ma déclaration. Encouragé, je repris mon texte avec une chaleur qui donnait de l'entrain à ma lecture. Celle de chaque sonnet était suivie de longs applaudissements. Jamais, à l'association, une conférence n'avait été interrompue par une quantité d'applaudissements pareille.

J'entendais Mlle Herminée Salérian soupirer à voix haute : « Comme c'est bien écrit ! ». C'était, j'en conviens, ce que j'avais encore produit de mieux. La lecture des sonnets, farcis de mes commentaires, se développait comme une biographie intellectuelle intime, suivie et bien coordonnée.

Voici un échantillon textuel de ce style qui faisait roucouler d'aise Mlle Salérian :

« M. François Ansaldo est de la fin du siècle dernier, mais il tient du commencement par ce spleen, ce tendre sentimentalisme maladif qu'amènent les époques vides d'espérance dans les cœurs ardents et sensibles ».

« L'Espérance humaine est lasse d'être mère.  
Et, le sein tout meurtri d'avoir tant allaité,  
Elle fait ses repos de sa stérilité... »

« Ce que Musset dit de l'espérance religieuse au XIX<sup>e</sup> siècle, nous pouvons, à plus forte raison, le dire pour le nôtre. Oui, la foi religieuse se meurt, et on dirait voir, dans l'anéantissement d'un idéal dont avait vécu l'humanité, tout un vieux monde qui s'en va. (Applaudissements) »

Faut-il croire que sans la douleur qui torture son âme, le seul talent de M. Ansaldo nous aurait donné ces notes touchantes ? Que nous aurait donné notre ami, sans le problème qui le hante ? Ah ! mieux peut-être qu'un autre, il pouvait, en voyant sa jeunesse s'effeuiller sous l'obsession du doute, et se comparant à la rose du poète, dire : »

« Ma vie, effeuille-toi comme la rose mûre,  
Laisse tomber les jours douloureux un par un,  
Pour qu'à l'heure où la mort viendra tarir mes veines,  
S'évanouisse au vent nocturne le parfum  
Des rêves abolis et des chimères vaines »  
(Léonce Depont (?), Soirs douloureux)

« J'ignore si l'œuvre de M. Ansaldo compte en tout trois cents vers, et la plupart de ces vers forment des sonnets. M. Ansaldo a eu raison de suivre le conseil de Boileau : Un sonnet sans défaut vaut mieux qu'un long poème » (Applaudissements).

« Dès ses débuts, la religion l'obsède : tantôt il l'exalte comme unique consolatrice, tantôt il la maudit et doute. Ce n'est pas qu'il soit incrédule de nature. De nature, au contraire, il est croyant mais, raisonneur silencieux, éloigné des subtilités de la métaphysique qui, pour lui, ne sont que des jeux de mots, il a un principe et il s'y tient : Pour celui qui a la foi dans le cœur et le doute dans l'esprit, rien ne peut l'arracher au balancement sans fin sur le gouffre vide de l'Inconnu » (Applaudissements enthousiastes).

Je fais grâce de la suite.

La fin de la conférence souleva des acclamations. Mlle Salérien se précipita de sa chaise pour être la première à féliciter le poète et le conférencier, François Ansaldo et moi. Les autres l'imitèrent. François et moi étions comme soulevés et confondus dans le même élan d'admiration.

J'avais pris soin, avant d'entamer, de bien cosmétiquer mes cheveux et de les coller sur ma tête. À la fin, à force de m'être secoué d'enthousiasme au cours de la lecture, ils me descendaient, épars, sur les yeux.

La nuit, surexcité par ce succès, il me fut longtemps impossible de m'endormir. Que l'on m'excuse, j'avais à peine dix-huit ans.

## Luc Madanian

Luc Madanian avait le corps court et replet, la face large et ronde, les cheveux coupés en rond autour d'un front dénudé.

Il était pour l'humanité, la fraternité, le progrès, les lettres et les arts.

Il était contre la violence, la barbarie, le fanatisme, l'obscurantisme et la guerre ; pour la Justice et la Lumière.

Il était de toutes les associations, de toutes les académies, de tous les syllogues poursuivant des buts progressistes, sociaux, artistiques et charitables, et toujours prêt à prononcer un discours ou une conférence sur n'importe quoi et n'importe où, pourvu que ce fut pour le Vrai, le Beau et le Bien.

Pour protester contre le massacre des animaux, il s'abstenait de toute viande et se confisait dans un lacto-végétarisme inflexible.

Un jour, il me rencontra dans la rue et me demanda de ne pas manquer d'assister à une conférence qu'il me proposait de donner sur Chopin, tel jour à telle heure, dans je ne sais plus quel Syllogue.

J'avais, précisément pour ce jour-là et à la même heure, un rendez-vous. Je lui répondis qu'à mon très grand regret et vu un engagement antérieur, il me serait impossible d'assister à cette manifestation.

« Mais c'est impossible... vous ne pouvez pas faire ça... » « Mais puisque je suis pris... » « Mais voyons... ça sera quelque chose de magnifique, d'extraordinaire, vous ne pouvez pas manquer ça... » « Je suis au désespoir... mais je suis pris... je n'y peux rien... » « Mais voyons, c'est inadmissible... ».

La discussion sur ce ton se prolongea durant plus d'un quart d'heure, lui insistant pour m'entraîner à dire oui et moi m'obstinant à lui répéter non.

Aujourd'hui, aurais-je eu à faire à un fantasque de cette espèce que je n'aurais pas hésité à donner quelque espoir pour lui faire plaisir et m'en débarrasser. Mais, en ce temps-là, j'avais, pour la Vérité, un culte indéfectible qui me rendait impitoyable.

De guerre lasse, il finit par se résigner. Mais alors, m'entraînant par la main un peu à l'écart : « Écoutez... puisqu'il vous est impossible de venir, je veux au moins vous "citer" une phrase de ma conférence ». Et, sans quitter ma main qu'il étreignait dans la sienne, sur un ton grave et sourd de contrebasse, il se mit à déclamer emphatiquement des phrases lyriques où il était question de Chopin, du spectre de George Sand et des gémissements d'une musique qui montait, déchirante, dans les ténèbres.

« C'est très bien », fis-je dès qu'il eut achevé. « Que dites-vous, mon bon monsieur », répliqua-t-il, « C'est sublime ! ».

Cet hurluberlu, ce doux rêveur qui, pour protester contre le meurtre universel, refusait de manger la chair des animaux, périt massacré par les Turcs, lors de la prise de Smyrne en 1922.

## François converti et relaps

Nous n'étions pas contents de notre président. Nous l'avions choisi parce que Caracach avait peu de prestige ; moi-même préférerais jouer l'éminence grise derrière le rideau, et parce que nous voulions surtout faire figurer sur le faite quelqu'un n'appartenant pas à notre coterie et d'un âge un peu plus avancé que le nôtre.

Nous n'en étions pas contents parce que nous le trouvions trop tiède et pas assez notre partisan. Il négligeait ses charges au point de s'abstenir d'assister aux conférences, m'obligeant d'occuper à sa place, en ma qualité de Commissaire-Général, l'illustre fauteuil présidentiel. Il nous fallait chaque fois vérifier à ce qu'il ne nous fit pas faux bond ; il nous fallait parfois l'assiéger chez lui ou ailleurs pour l'emmener chez nous et l'empêcher de nous échapper. Pourtant, il ne nous convenait pas de le remplacer. Il en serait allé de notre prestige. Nous l'avions choisi neutre et d'un clan différent du nôtre et il nous en aurait coûté d'avoir à enregistrer sa défection.

Nous mettions sa tiédeur sur le compte de sa paresse, mais nous dûmes bientôt nous rendre à l'évidence qu'elle n'était pas la cause principale de ses défaillances. François éprouvait du remords à couvrir de son nom et de sa personne une association à tendances mécréantes. Il demeurait un catholique intermittent. Il se sentait, en tout cas, fourvoyé.

La conférence au cours de laquelle M. Euzet avait tracé de nous un portrait sans aménité et qui l'avait, sans discrimination, enfermé dans le même sas que nous autres, continuait de le travailler.

Il parlait à présent de démissionner, invoquant son "inactivité", sa "passivité", sa paresse. Nous avions fait pression sur lui pour l'en dissuader. Il ne mit pas ses vellétés à exécution, mais, durant un certain temps, ne prit aucune part matérielle à nos activités et évita ostensiblement de paraître aux réunions. Puis, un beau jour, sans aucune démarche et nouvelle pression de notre part, il nous déclara qu'il allait reprendre ses fonctions, adresser une "proclamation" aux membres, et se consacrer désormais vigoureusement et sérieusement à sa tâche.

La "proclamation" était un acte surprenant d'amende honorable, où il s'excusait, textuellement, "pour la façon lâche et négligente dont ils avaient rempli leurs fonctions". Elle fut d'abord annoncée, puis lue, en sa présence, devant les membres assemblés, enfin affichée.

Elle finissait par une phrase qui me paraît une merveille, et que je reproduis ici comme un exemple du genre de style qu'il faut éviter si l'on veut épargner des nausées à ses lecteurs.

« Vous tous, jeunesse, espoir de l'avenir, vous avez été le terrain propice dans lequel nous avons jeté, timidement, la semence de notre œuvre, Elle commence de germer. Ne soyons donc pas pour elle un sol ingrat, et vous verrez bientôt pousser, dans un magnifique essor de sève bouillonnante d'ardeur et de jeunesse, des gerbes où se mêleront aux fleurs de la modération et de la persévérance, les fruits, plus précieux encore, de la connaissance et du devoir ».

Mais je confesse humblement que cette tirade se trouve tellement mêlée à mes enthousiasmes passés et mes souvenirs juvéniles, qu'aujourd'hui encore, j'ai peine à me défendre envers elle d'une inclination dépravée et attendrie.

Cette fois, c'était bien définitif : le président François Ansaldo était bien résolu à démissionner. Que s'était-il passé de nouveau ? Bergando hasarda une explication : une nouvelle crise de conscience sans doute : « Il doit avoir », dit-il de sa voix fluette, « rencontré un de ces soirs M. Euzet, au crépuscule, dans la pénombre, sous le porche de l'église... ».

Il ne restait plus qu'à se résigner. François nous remit, dans les formes, sa lettre de démission. Il prétextait ses autres occupations et remerciait l'Association pour la confiance qu'elle lui avait témoignée.

Pour compenser et amortir notre défaite, il aurait fallu remplacer François par une personnalité représentative. Christian Caracach eut un éclair de génie : « Si on proposait au père Demoizé ?... ».

Il n'était même pas membre ; qu'importe ; il grouperait tous les suffrages. : On sollicite le penseur libéral qui, croyant y trouver son compte, accepte. Quel triomphe ! L'Association aurait le grand homme comme président ! Christian, qui le méprisait, nous l'avait indiqué du doigt. En subtil Arménien, il ne manquait pas de sens politique.

L'éclipse de François fut courte. Au bout de peu de temps, on le vit reparaître aux séances de l'Association. En simple particulier. Il n'avait, prit-il soin d'expliquer, jamais démissionné comme membre, mais comme président. Il retournait barboter dans la mare, le cœur allégé et soulagé.

## À l'âge des amours

Nous étions à l'âge des amours et si nous barbotions, tels des canards, dans la mare intellectuelle, nous n'étions pas insensibles aux jeunes filles.

Mais pour les jeunes gens qui m'entouraient, s'était accompli le même phénomène que pour moi-même. La concupiscence étant un péché, le désir sexuel était ressenti comme un instinct impur, grossier et bestial. Aussi, l'avions-nous isolé de notre conception de l'amour. Nous le réservions à des objectifs triviaux. Pouvaient seules nous l'inspirer des femmes que nous n'estimions pas, des pécheresses, des femmes prenant délibérément goût au péché et trop heureuses de conjuguer leur mauvais instinct avec le nôtre.

Il en résultait que nous n'osions rêver d'éprouver un désir conçu comme grossier pour une personne que nous estimions et qui était digne de notre estime.

L'Amour, sentiment noble, l'Amour chanté par les poètes, se présentait à nos yeux comme dépouillé de désir sexuel, et c'eut été pour nous le déshonorer que de le mêler à cet instinct honteux.

Le mariage lui-même, avec son aboutissement obligé, la possession, nous paraissait indigne de nous et indigne aussi de l'être pour lequel nous éprouvions un aussi haut sentiment. De plus, il nous apparaissait entaché de "bourgeoisisme, c'est-à-dire de médiocrité et, en son essence, comme en sa conception, d'une qualité inférieure et terre à terre. Si bien qu'épouser la femme représentant notre idéal revenait à la ravalier au niveau d'une bourgeoise, c'est-à-dire d'une personne vulgaire et dépourvue d'auréole.

Mais l'éducation sentimentale des jeunes filles de nos milieux, l'idéal qu'elles se faisaient de l'amour leur avait fait suivre un chemin qui ne se croisait pas avec le nôtre. D'où d'étranges contresens et des malentendus irréconciliables.

Presque chacun de ces jeunes gens portait en lui, comme en un tabernacle, sa femme idéale comblée de vertus et de raffinements singuliers. Il s'agissait parfois de jeunes filles qu'ils connaissaient seulement de vue, ce qui aidait à les farcir de perfections ; dans d'autres cas, de jeunes filles rencontrées de loin en loin, auxquelles ils n'avaient jamais osé déclarer leurs sentiments, mais auprès desquelles, dans l'intimité rare et précieuse d'un tête à tête, ils se sentaient envahis par de torrentielles musiques intérieures.

Vers cette époque, j'entendis raconter que Bergando avait sa Béatrice. Son confident exclusif était Marouche qui, lui-même confondu de vénération envers cet ange, s'interdisait même de prononcer son nom. Et si sa discrétion avait failli à son égard, elle n'était pas allée au-delà que de reconnaître son existence et sa présence réelle sur la terre. Marouche aussi avait sa propre "femme idéale", mais se gardait bien de la considérer comme de même nature que celle de Bergando, ce qui ne lui paraissait que juste et séant. Car n'étant pas lui-même au niveau de son maître, il pouvait se contenter, comme idéal, d'éléments de seconde catégorie.

Ce fut seulement à son retour de Grèce que j'appris le nom de la Béatrice d'Auguste.

Je l'avais connue de près plusieurs années auparavant. J'étais allé en compagnie de ma tante Esther rendre visite à des cousins qui habitaient au Smyrna Palace. Nous étions installés au balcon. Soudain, je vis entrer un être de rêve : une jeune fille merveilleuse, au teint diaphane d'ange et aux traits parfaits. Elle parlait d'une voix musicale et douce. Sa chair semblait distiller des rayons. Elle était, elle aussi, venue en visite. Quand elle fut partie, je demandai qui elle était. On me cita son nom. Je ne connaissais pas encore Bergando et elle n'était pas encore sa Béatrice.

Or, durant mon séjour en Grèce, il s'était passé pour Bergando un événement formidable : Béatrice était tombée malade de la typhoïde et avait failli mourir. Elle guérit, mais sa sœur contracta la maladie et en mourut. Et, à partir de ce moment, Béatrice n'avait pas voulu revoir Bergando. Il avait fini par en obtenir une entrevue pour s'entendre dire quelle ne voulait plus de lui. « Mais pourquoi ? pourquoi ? » « Je ne ressens plus rien pour vous » « Mais vous êtes peut-être affaiblie par le malheur et les émotions. Cela vous passera » « Non, c'est fini, c'est définitif ».

Bergando s'était mis à boire. Il avait même projeté de se suicider, dans le cimetière, sur la tombe de la sœur défunte. Marouche le veillait. Durant la nuit, Bergando inspirait de l'éther, au point, devait-il me raconter plus tard, de devenir insensible. Il entendait distinctement les pas de sa mère dans le corridor, le roulement d'une voiture dans la rue, le cri d'un débouché ambulancier, mais s'il se pinçait fortement la chair, il n'éprouvait aucune douleur. Par contre, il se sentait plongé dans une sorte de nirvâna.

On lira, par la suite, quelles furent les évolutions de cette passion étrange, à laquelle l'imagination de Bergando prêtait les proportions et la fatalité d'une tragédie shakespearienne.

Vers la même époque, François Ansaldo fit la connaissance d'une jeune fille qui donnait des leçons d'italien. Elle avait reçu au baptême le prénom illustre mais populaire de Jeanne. Elle se faisait à présent appeler Giovanina, auquel son, à musicalité italienne, François trouvait une saveur poétique et des ailes capables de l'emporter vers les hauteurs.

Au bout de quelques sorties, il y eut désillusion sentimentale, dégel. L'idéale Giovanina n'était qu'une vulgaire petite bourgeoise qui rêvait de se marier, ce qui est sans doute impardonnable. Un amour élevé pouvait-il déchoir jusqu'au mariage ?

Un amour élevé, tel que nous le concevions était l'union spirituelle de deux êtres de sexe opposé mais d'idéal identique. Eh quoi ? Giovanina ne semblait-elle pas offrir des garanties ? Puisqu'elle donnait des leçons, elle devait être instruite. Puisqu'elle était instruite, elle devait apprécier la littérature et puisqu'elle appréciait la littérature, elle devait aimer la poésie. Il aurait fallu se rencontrer, sortir ensemble, se sentir un cœur et une âme, se prendre les mains, être prêt à tour l'un pour l'autre, peut-être échanger un long et pur baiser, mais ne jamais parler de choses aussi vulgaires que le mariage.

Certaines de ces jeunes filles, dans leur préhistoire, ne pensaient du reste pas différemment à l'égard du baiser. Marouche m'avait longtemps plus tard raconté que la Béatrice de Bergando, attirée un jour un peu vivement par celui-ci, l'avait fixé d'un long regard de reproche, puis s'était penchée et l'avait baisé sur le front.

Quant à François Ansaldo, il s'attacha à une femme mariée, mère de deux garçons et qui aurait pu être la sienne. Elle donnait des leçons de chant et était nimbée d'un titre de comtesse, et François l'accompagnait au piano. « N'ayant rien demandé et rien reçu ». Sortant d'une déception, François réalisait auprès d'elle l'idéal d'un pur amour.

« Ne chante plus, même très basse,  
Ta voix serait très forte encor  
Pour ce grand calme où tout s'efface  
Et troublerait l'âme qui dort.

Car je voudrais tant, bonne sœur,  
Dans le silence ami des choses,  
Entendre seul parler ton amour. »

Où sont-ils à présent tous nos amoureux candides du temps de ma jeunesse ?

Quels orages, quelles amours, tumultueuses ou sordides, les ont depuis secoués, réveillés ou rendormis ? C'est sans doute à eux que je songeais lorsque, revenu de bien des périples, j'écrivais ces vers :

« Vous n'êtes que rhéteurs à couleurs poudroyantes,  
Artifices des eaux et de l'air irrité,  
Et vous, ô volupté charnelle et décevante,  
Devant un jeune amour plein d'ingénuité... »

## Arsène Akjali

Poète, Arsène Akjali n'appréciait en poésie que le lyrisme, parmi les lyriques que les romantiques et, entre tous les romantiques, Alfred de Musset.

Encore était-ce le Musset des Nuits et de Rella, moins des Nuits que de Rella, en insistant sur Rella, je songe aux grandes apostrophes : « ô Christ, je ne suis pas de ceux que la prière... », « Pars-tu content Voltaire ? », « Nègres de Saint-Domingue... », « Pauvreté, pauvreté, c'est toi la paysanne... », toute la gamme des "ô", des "ah" et des "oh". Comme en dehors de la lyrique, il ne concevait pas aucune autre poésie, il nourrissait, en littérature, des idées excommunicatrices et péremptoires. Il poursuivait, d'une haine ampoulée, la Fontaine – il n'y a pas, dans toute la littérature française, de réputation plus usurpée...

Il me confiait sur un ton persuasif :

« Tu sais, mon cher Gilbert, qu'un poète vit avec les créations de son cerveau. Or, imagine-toi un âne qui vit, du soir au matin, en compagnie de coqs, de poules, de renards, de fourmis, de cigognes... ».

Ses anathèmes s'étendaient à de moindres seigneurs que le fabuliste.

C'est avec une voix grondante de sarcasmes qu'il citait le nom de Fernand Gregh dont il n'appréciait pas la poésie pour une bonne part à cause du nom qu'il portait et dont il prononçait le "gh" comme un "gamma" en le prolongeant avec un superbe mépris : Greγγγ.

Un jour, je voulus lui réciter les vers de mon ami Serge Touche. « Comment donc, dis-tu, que s'appelle ton ami ? » « Georges Touche » « Je refuse de les entendre ! » « Pourquoi ? » « Parce que, lorsqu'on s'appelle Georges Touche, on renonce à la poésie... ». Malgré tous mes efforts, il réussit en se débattant à m'empêcher de les lui réciter.

Georges Touche, de son vrai nom, s'appelait Georges Touchevieux. Je m'étais bien gardé de le dire à Akjali.

Cela ne l'empêchait pas de professer la plus grande admiration pour un poète arménien du nom d'Archag Tchebanian, dont les poèmes, du reste, avaient été traduits et édités en français. Une secrète fibre patriotique lui permettait sans doute de polir et d'harmoniser la rocaïlle discordante de ce nom arménien. Il admirait particulièrement un de ses poèmes :

Le poète est ne train de contempler la mer : elle est si claire, si calme, si bleue. Or, se dit-il, si je pouvais descendre dans ses abîmes, j'y verrais des serpents et des pieuvres, des débris de vaisseaux naufragés et des squelettes d'hommes morts. Il se tourne alors vers sa bien-aimée : Tes yeux aussi sont bleus, calmes et clairs.

Mais si je pouvais en sonder le fond, peut-être y verrais-je aussi des serpents et des pieuvres, des débris de cœurs naufragés et des squelettes d'amours mortes...

...

Lascive, elle entrouvrait ses bras d'enchanteresse ;  
« Ne cherche pas », dit-elle, « dans ton cour de limon »,  
dans son regard luisait la perfide promesse :  
Je suis ton cerveau qui calcule et qui pense ;  
je m'appelle infini, j'engendre la souffrance ;  
Mais j'ai fait le poète est son illusion ».

Je tâche de m'abstraire pour purger mon for intérieur des musiques anciennes qui l'enchantent. Une fois de plus, je ne parviens pas à les expulser. Les mêmes mots, qui reproduisent à peu près la même musique, font chanter en moi les mêmes sensations qu'autrefois.

Pourtant Musset que je considérais, à la même époque, comme le plus grand de tous les poètes, d'autres encore, non seulement ont cessé de me fasciner, mais me sont presque devenus intolérables.

Le poème d'Arsène continue son incantation. Je l'aimais pour ses cadences, sans éprouver le besoin de m'arrêter au sens des mots. Et aujourd'hui, il me faut recourir à un effort intellectuel, faire, non sans mauvaise foi, appel à mon esprit critique et regarder de près. Et dès lors, évidemment, je me dis que ce spectre cruel est grandiloquent et un peu ridicule ; que cette femme en forme de sirène, c'est-à-dire en queue de poisson, sous l'éclairage d'un soleil récalcitrant qui refuse de monter, est quelque peu tirée par les cheveux ; que cette sirène est d'autant plus singulière qu'elle se trouve bientôt changée en lugubre aurore, en soif qui dévore, et que c'est beaucoup trop. Et que dire de la boucherie qui suit : ses lambeaux de chair pantelante arrachée, de toute cette charpie livrée au vent des passions.

Je l'ai laissé passer comme un vent de tourmente...

Qui ? Quoi ? Le ciel des rêves, la soif qui dévore, la Vision en queue de poisson ? Au quatrième vers, le doute se dissipe ; c'est le vent qui saccage les riants paysages du rêve. Mais dès le premier vers du quatrième sixain, un sursaut s'impose : Comment peut-on, de ses deux mains, fermer une cicatrice ? Si, au moins, la plaie restait toujours pantelante... Suit un vers incontestablement beau :

Je levai vers le ciel mon regard triomphant... Et pour les derniers vers du dernier sixain, rien à dire que de bon, sauf que le "cœur de limon" est directement emprunté à Sully-Prudhomme :

Vainement, je le cherche en mon cœur de limon...

Je conclus : en somme, l'œuvre d'un jeune homme enivré de lectures lyriques, suralimenté de rythmes et de sons.

Mais la phrase continue pour moi de chanter...

Akjali composait également des espèces de poèmes, en prose largement rythmée, gonflée de la même sève lyrique. Je me souviens qu'il était question, dans l'un d'eux, de statues antiques "avec le regard profond de leurs prunelles vides qui semblent éternellement vous regarder..."

Akjali brusquement boucla ses manuscrits et partit pour Paris. Trois ou quatre mois plus tard, il était de retour et, bientôt après, s'installait comme marchand de draps rue Franque. Il était parti pour Paris afin de se faire connaître comme poète, adopter une carrière d'homme de lettres. À présent, lorsqu'il était question de poèmes, de littérature, il disait d'un ton amer, désenchanté : « Je suis marchand de draps ».

Que s'était-il passé ? Évidemment, je lui posai la question, avec d'autant plus de liberté que ce fut précisément après son retour, ainsi qu'on le verra, que notre amitié devint singulièrement intime.

Il se contenta de me raconter qu'il avait lu, un soir, ses poèmes à un professeur de littérature qui lui déclara : « Vos vers sont bons. Mais il y en a des centaines et des centaines comme vous en France qui en font d'aussi bons que vous. Moi aussi, j'ai voulu me consacrer à la littérature et j'ai perdu de nombreuses années de ma vie à suivre des cours en Sorbonne. Je suis licencié ès lettres. Regardez...

« Et soulevant sa jambe », poursuivit Akjali, « il me montra la semelle trouée de son soulier. » « Je n'ai même pas de faire ressemeler mes godasses... »

Arsène fut-il frappé de cette mélancolique déclaration au point de sentir, d'un seul coup, toutes ses illusions retomber à plat et un renoncement total et résigné remplacer ses plus belles espérances ? Ce n'est pas impossible. Arsène était un romantique impressionnable qui sentait, pensait en fonction de la littérature. C'était le soir. Le rideau de ce drame littéraire tombait sur une scène désenchantée. C'était encore de la littérature.

Certes, il est toujours aventureux de se prêter du génie et tout barde d'ordinaire se surestime. Mais que penser d'Apollon laissant tomber sa lyre devant Aristarque qui lui montre sa semelle percée ? Et quel argument lucide et convaincant que la semelle percée et ergotante d'Aristarque ?

## La famille Theuma

Ralph quitta la salle en hurlant : « Vous êtes des ânes ! des ânes ! des ânes !

Nous n'étions que des parleurs et l'argument n'était pas irrésistible.

Ralph n'était pas superficiel. C'était un bon élève, prêt à aller au fond des choses. Mais il avait des œillères.

Il nous disait : le soleil est fait pour tout le monde, mais les aveugles ne le voient pas. Sur quoi, Bergando concluait en sourdine avec sa voix de fausset : « Cela veut dire qu'il n'est pas fait pour tout le monde... »

Le père de Ralph s'appelait Polycarpe. Il incarnait le type même de ce qu'une expression péjorative désigne sous l'appellation de "rat d'église". C'était un bout d'homme rond de visage, brun de peau, avec de grands yeux ronds, le tout trotinant avec des airs de jouet mécanique. Avec son long visage, son épouse, Mme Theuma, évoquait le loup déguisé en grand-mère dans le "Petit chaperon rouge".

Quand elle déclarait sentencieusement : « Lorsque Ralph avait huit ans, il voulut un jour toucher une règle. Et je l'en avais empêché. C'est à partir de cet instant, mon enfant, que l'éducation de Ralph a commencé... », il vous venait l'envie de vomir. Mais chacun se retenait.

Il y avait aussi tante Marie, une excellente vieille fille, douce et éternellement serviable, qui était la sœur de Mme Theuma. Mes amis disaient, à propos de M. Theuma : « Mais pourquoi diable n'a-t-il pas épousé tante Marie ? »

Il y avait aussi Lily, la sœur de Ralph, une brune attrayante, pas du tout trop dévote, avec des mains communes. On les remarquait d'autant plus qu'elle jouait du piano. On l'admirait beaucoup comme pianiste. En ce temps-là, dans la coterie, qui respirait était admiré.

Tout ce monde habitait un grand rez-de-chaussée, rue Messoudiyé, qui était la propriété de M. Polycarpe Theuma.

M. Polycarpe Theuma était cauteleux, doucereux, onctueux. Sa femme et lui se donnaient volontiers l'allure de ces couples vertueux comme il en existait dans les manuels de lecture où Mlle Pleurant, chez les Pères de Sion, nous initiait aux mystères de l'alphabet.

On rencontrait M. Theuma père tous les jours à l'église, aussi bien à la messe qu'au salut ou au rosaire. Durant la semaine sainte, on peut dire qu'il y passait sa journée. On ne le manquait dans aucune. Comme le dieu qu'il adorait, il avait le don d'ubiquité.

Il s'installait toujours aux premiers rangs et préférablement dans le chœur de toutes les églises où des séculiers privilégiés étaient admis.

Ce n'est pas pour avoir été empêché à huit mois de toucher une règle que Ralph avait reçu une bonne éducation, mais parce qu'il s'était studieusement attaché de bonne heure à M. Euzet qui lui avait éduqué l'esprit. C'était le plus raide et le plus intransigeant de ses élèves et, sinon, certes, le plus intelligent, à la fois le plus méthodique et le plus tenace. Lorsqu'il avait résolu d'acquérir une connaissance, il se mettait devant sa table de travail et, sans désespérer, se l'enfonçait dans le crâne, comme à grands coups de marteau.

Aussi avait-il raison de nous trouver ignorants et superficiels ayant sur nous l'avantage d'être à même de découvrir nos lacunes et notre savoir superficiel des questions que notre désinvolture nous entraînait à discuter.

(En 1930), M. Polycarpe Theuma vint me rendre visite à l'Eastern Carpets. Il sollicitait un emploi. Il était sujet britannique et nous étions une société anglaise. Pour entraîner mon appui, il me déclara à brûle-pourpoint : « Et vous savez, j'ai travaillé chez vos concurrents d'Oriental Carpets qui m'ont mis à la porte. Je connais tous leurs secrets. Et vous comprenez, j'ai de la haine contre eux et je ne pourrais que vous servir, car lorsqu'on a de la haine dans le cœur, on travaille avec plus de zèle... »

Ce jour-là, je me formai une opinion définitive sur la personne morale de M. Polycarpe Theuma.

## Une imposture (avril 1919)

Je fus plutôt surpris lorsque Fernand Mainetti posa sa candidature à l'association, comme membre conférencier. J'en ai assez dit pour qu'on sache par quels côtés obliques il se distinguait. Il ne m'était jamais venu à l'esprit

qu'il pût lui passer par la tête de se ranger parmi les "intellectuels". Néanmoins, il appartenait à une catégorie et à un clan mondains où l'on se targuait de se situer au-dessus du niveau commun : de "savoir parler et discuter", d'être "intelligent et spirituel", d'apprécier la musique et le théâtre, de se tenir au courant des livres nouveaux dont s'entretenaient la mode et la presse et d'en parler dans les salons en connaisseur fin et averti.

Pour nous allécher, Fernand Mainetti nous adressa sa demande sous la forme d'un acrostiche, en vers de mirliton, sur le mot PRESIDENT :

Monsieur le  
P résident, je viens par la présente,  
R éclamer comme poète, une place vacante  
E n votre cercle ... Littéraire  
S inon, vous me forcerez à me taire...

Nous apprîmes, du reste, par la suite, qu'il s'agissait d'un chef d'œuvre réchauffé. Il l'avait, deux ou trois années auparavant, composé à l'intention d'un "cercle littéraire" fondé, vers le milieu de la guerre, par Philippe de Zara, Jean Filipucci, Salzani, où Fernand avait essayé de se faire admettre et s'en était tiré avec un refus et les performances avortées de son acrostiche.

Toutefois, comme je ne pouvais faire autrement que de me considérer son ami, j'appuyais sa candidature à l'Association où il fut reçu non sans débats et pas mal d'opposition.

Dès le premier jour de son entrée chez nous, il nous lut un de ses poèmes, un sonnet de la pire espèce de littérature, qui témoignait surtout de la qualité de ses goûts, mais qui, au point de vue métrique, était sans reproche. Il y était question d'amour, de fleurs, d'une "enfant triste et bercée" au premier quatrain, et finissait sur le tercet que voici :

Enfant bercée et triste, il me reste un regret :  
Ne pouvoir prendre ainsi notre existence humaine  
Pour en faire une fleur qui vous caresserait...

J'eus instantanément la certitude absolue que ce sonnet n'était pas de lui. J'en fis part à François et à René Letayf. Les camarades présents, tout en l'en complimentant, lui marquèrent quelque surprise et lui firent observer que son sonnet était d'une tenue et d'une facture étonnamment sans rapport avec son acrostiche.

« Oh ! fit-il, pour celui-là, je l'ai écrit au fil de la plume, en quelques minutes, pour m'amuser... ».

L'imposture atteignait, toutefois, son comble, pour la première fois le jour qu'il prit, pour la première fois la parole et nous lut, en séance publique, une conférence sur l'art.

En résumé, il devient dès lors évident que l'individu se paie notre tête. La conférence ou plutôt l'essai dont il nous fait lecture est certainement l'œuvre d'un écrivain d'une culture très développée. Il ne saurait être question que Mainetti en soit l'auteur ; le travail a été copié quelque part. Où ? Tout comme pour le sonnet, il nous est impossible de le découvrir. Nous sommes tous outrés et, en ce qui me concerne, je suis révolté de ce qu'il se soit servi de moi pour s'insinuer dans l'association, et y introduire des procédés et des bassesses morales qui y sont inconnues.

Il faut s'empresse de le démasquer et le mettre à la porte non sans lui avoir infligé une leçon. Mais pour la lui infliger preuves en main, il nous faudrait le texte de sa conférence. Nous finissons par l'obtenir de lui par subterfuge. Le manuscrit est aussitôt passé au crible. On décide de constituer un jury chargé de confondre le plagiaire.

Chateaubriant a dit : « La jeunesse est une chose charmante : elle part, au matin de la vie, couronnée de roses... » Littérature ! La lumière est charmante dans la lumière rétrospective du souvenir. Dans sa lumière native, elle est surtout cruelle. La Fontaine, le barde terre à terre des lumières crues, a dit :

« Mais un fripon d'enfant (cet âge est sans pitié)  
Prit sa fronde... »

René Letayf fut nommé président du jury. François Ansaldo et je ne sais qui encore furent désignés comme ses assesseurs. Quant à moi, qui avais monté l'affaire et rédigé l'acte d'accusation, j'étais "in attendance", comme délégué du Comité.

On avait décidé de procéder par surprise.

On entraîna dans une chambre Fernand et René Letayf lui demanda négligemment : « Disposez-vous d'une ou deux heures ? » « Certainement » « Alors, voici ce dont il s'agit : Mes collègues ont l'impression que la conférence que vous avez prononcée et des vers que vous nous avez lus comme étant de vous ne sont pas votre

œuvre. Il vous appartient de les détromper. Il ne s'agit, je le répète, que de présomptions et nous ne demandons pas mieux que de pouvoir en établir l'inanité. Un décret (sic) du Comité a constitué un jury. Avez-vous une objection à comparaître devant ce jury et à répondre aux questions qui vous seraient posées ? »

Il y eut un remous sur son visage. Mais Fernand Mainetti, presque aussitôt, s'efforça de répondre avec assurance : « Mais pas du tout ! ».

« Alors, M. Mainetti », poursuivit Letayf, « Voulez-vous vous asseoir... »

Le système d'enquête choisi par René était simple. D'abord, la conférence de Mainetti était farcie de noms de littérateurs, musiciens, artistes, historiens et critiques. Pour tous ceux dont nous ignorions l'identité, nous avions soigneusement recueilli des renseignements dans les dictionnaires.

« Qui est Rossi ? », demandait, par exemple Letayf. Fernand Mainetti pris à l'improviste, hésitait puis bredouillait : « un poète italien... » « Non, monsieur », répliquait René Letayf, « le Rossi dont le nom est cité dans votre texte était un acteur italien célèbre... » « Ah oui ! » répondait Fernand Mainetti, « Où avais-je la tête ? ».

« à propos des cathédrales gothiques », poursuivit René, « Vous avez employé la formule "ces merveilleux poèmes de marbre..." . Pouvez-vous m'expliquer ce que vous avez voulu entendre en comparant des monuments de pierre à des poèmes ? ».

Fernand s'embrouilla et fournit une piteuse interprétation. Il avait copié la métaphore sans la comprendre.

« Vous nous avez présenté un sonnet comme étant de vous. Voulez-vous me définir les règles du sonnet ? » Il les ignorait. Il composait des sonnets à la façon dont M. Jourdain faisait de la prose. Tous les vers du sonnet étaient corrects. Letayf lui posa des questions sur la métrique. Fernand répondit assez habilement qu'il n'en connaissait pas les règles, mais qu'il faisait néanmoins des vers justes, « parce qu'il avait de l'oreille » « C'est comme les gens qui jouent du piano, sans connaître les notes... »

« C'est parfait ! », répartit René Letayf, mais alors vous devez pouvoir distinguer un vers juste d'un vers faux. Voulez-vous m'indiquer, parmi ces alexandrins, lesquels sont justes et lesquels sont faux ? ». René avait légèrement déformé ou réarrangé des vers célèbres. Au lieu, par exemple, de « D'un siècle sans espoir naît un siècle sans crainte », il avait mis : « D'un siècle sans crainte naît un siècle sans espoir ». Fernand Mainetti, se méfiant de sa fameuse oreille, se mit à compter sur ses doigts. Il se fourvoya quand même en désignant comme faux des vers justes et inversement.

« Vous avez écrit : « Hector sera attaché derrière le char d'Achille pour être traîné encore autour des murs de Troie ». Je vois que vous avez lu Homère... »

« Évidemment ! qui n'a pas lu Homère ? »

De sa voix pontifiante et avec sa politesse glacée, René Letayf précisa :

« Homère est l'auteur de deux poèmes célèbres : l'Iliade et l'Odyssée. Pouvez-vous me dire dans lequel de ces deux poèmes avez-vous puisé cette allusion ? »

Mainetti avait à jouer gros avec cinquante pour cent de chances. Il réfléchit profondément avant de faire le saut : « L'Iliade », finit-il par dire résolument.

« En êtes-vous bien sûr ? », insinua René avec un sourire séraphique. Cette attrape souvent utilisée par René avait, en le faisant hésiter, acculé Fernand à plusieurs reprises dans les pires bévues.

Cette fois, il affirme sans biaiser : "Absolument sûr ! »

« Eh bien ! », rétorqua René, « je regrette, mais c'est dans l'Odyssée ».

Fernand se frappa la tête : « Oui ! Oui ! évidemment dans l'Odyssée, c'est Odyssée que j'ai voulu dire... »

« Eh bien ! C'est dans l'Iliade ! ».

Depuis longtemps, le visage de Fernand était tout blême. Seules ses deux oreilles profondément cramoisies par un afflux de sang témoignaient de son émotion. Pour ma part, j'étais gêné, mais insensible à son supplice, René s'y complaisait avec le raffinement d'un bourreau chinois. Seul François Ansaldo éprouvait malgré lui quelque pitié et intervenait, de temps à autre, pour jeter quelque baume sur les plaies.

Cependant, René Letayf statuait sur un ton de glaciale politesse :

« J'en suis désolé, mais il ne fait pour moi aucun doute que vous êtes un faussaire et un imposteur... »

Vers six heures, après avoir par deux fois consulté sa montre, Fernand Mainetti prétextait qu'il avait un rendez-vous et devait absolument s'en aller. René Letayf qui, lui, ne consultait que ses notes, lui demanda de patienter. Il n'avait pas encore épuisé son questionnaire.

François Ansaldo qui, visiblement, souffrait, intervint de nouveau. On pouvait suspendre l'examen et le reprendre un autre jour. René Letayf, bien qu'à regret, finit par céder. On fixa le jour et l'heure de la prochaine séance avec l'accord de Fernand. Nous ne le revîmes jamais à l'Association.

## Le docteur Richard Mirzan

Richard Mirzan – le mari de Rose Letayf – était fou. Fou furieux même, si l'on veut, sans que cependant sa fureur fût destructive.

En tant que fou, il avait ses lettres de noblesse. Il était fils d'un certain Apollinaire Mirzan, patenté fou par les psychiatres, dont j'avais aperçu souvent, dans ma prime jeunesse, devant une des fenêtres de la maison, l'épaisse et inquiétante figure, avec sa lippe abêtie, sa grosse tête aux cheveux blancs, tandis que ses yeux attachaient sur la rue un regard vacant et immobile.

À la différence du père, reconnu fou par les médecins, le fils était médecin, quoique fou. Docteur en médecine, il n'avait jamais exercé, ayant résolument préféré à la profession d'Hippocrate, celle de gendre de M. Letayf. Épris exclusivement d'oïveté et d'art grec, il avait quoique borné, l'intelligent mépris des Grecs anciens pour le travail, pour celui, du moins que leurs descendants – ou plutôt les héritiers modernes de leur langue corrompus, appellent δουλειά, servitude.

René Letayf, en m'introduisant auprès de son beau-frère, m'avait dit avec un soupçon de considération tempérée par beaucoup de mépris :

« C'est quelqu'un qui a certaines idées à lui... Enfin ! tu verras... »

Ce mépris tempérant l'admiration reflétait l'ambiance régnante dans la famille de M. Letayf à l'égard du mari de Rose, lequel, avec une superbe désinvolture, vivait aux dépens du beau-père, exclusivement adonné à ses méditations sur l'art grec.

S'octroyant, à la faveur de l'atmosphère ambiante, des libertés qui lui semblaient suffisamment rémunérées par son père pour lui être en quelque sorte dues, Rose Letayf vivait une vie indépendante, sans que Mirzan eut l'air d'en être dérangé.

C'était une brune d'un naturel gai et d'un type physique assez vulgaire, aimant les sorties, les mondanités et la danse, multiples héritages de sa mère, en contraste avec le tempérament du reste de la famille, dont les membres masculins : Sélim, Raïf et surtout René, avec leur père en tête, se mouvaient dans la vie, tout empesés d'une gravité solennelle.

Richard Mirzan s'empressa de m'exposer ses théories.

De physionomie terne, très "levantin" d'allure et de langage, il s'exaltait à mesure qu'il parlait dans un vocabulaire banal et une syntaxe plate que ne venaient jamais illuminer un trait saisissant. Il est vrai qu'il discourait en français et se prétendait d'éducation anglaise, mais je ne connais pas d'exemple d'une supériorité d'esprit qui ne transparaît à travers une langue accessoire couramment pratiquée.

Parti de cette vérité que les Grecs de l'antiquité avaient pratiqué la polychromie, il avait été charmé par l'idée que leurs monuments ne présentaient pas cet aspect glacé que revêt, sous le soleil éclatant de l'Attique, le marbre blanc des constructions modernes imitées des anciens.

Or, comme il était à la fois un demi-savant et un esprit prêt à dérailler, il ne tarda pas à sombrer dans les aberrations d'une théorie généralisée et imagina que les monuments et les sculptures grecs étaient, sans exemption, peinturlurés de haut en bas des couleurs les plus variées.

Ainsi, toute statue de marbre avait ses draperies peintes ; les parties nues se teintaient des tons de la chair ; les cheveux étaient blonds, bruns ou gris ; les joues rosées, les lèvres rouges – à peu près comme les têtes de cire des coiffeurs.

Le Parthénon et les autres édifices de l'Acropole étaient enduits de couleurs jusque dans les cannelures de leurs colonnes.

Il avait fait venir d'Angleterre les savants, monumentaux et onéreux ouvrages de Penrose, Cockerel, etc. ; une Grammar of Ornament in folio d'une hauteur qui donnait le vertige ; les travaux de Boulé, Gardner et autres, et, s'emparant des énormes planches sur acier qui reproduisaient les monuments, il s'était mis à les colorier, du reste

avec assez de soin, pour se donner l'idée visuelle de ce qu'étaient, en leur splendeur première, les chefs-d'œuvre de l'Acropole et de l'art grec fraîchement enluminés.

Bientôt, il caressa l'idée de mobiliser les plus grands sculpteurs et architectes de la terre et de reconstruire l'ensemble du Parthénon avec la gamme complète de ses sculptures, conformément à ses théories de la polychromie. Il dressa des plans et des devis et voulut s'adresser ou même, si je ne me trompe, commença de s'adresser, pour mettre son projet à exécution, à tous les mécènes et milliardaires de l'Univers. Il expliquait avec passion dans son vocabulaire terre à terre que, pour cette entreprise sublime qui consistait à ressusciter en son intégralité le chef-d'œuvre de l'architecture de tous les temps, les dépenses seraient dérisoires par rapport au but poursuivi, et d'autant plus dérisoires que, vu le nombre des richards à même de contribuer à la réalisation du projet, la part de chacun d'eux serait relativement insignifiante, le total des frais ne devant pas excéder, suivant son estimation, la contre-valeur de cinquante millions de livres sterling or.

En attendant, il s'appliquait à colorier les grandes planches de ses in-folio et même les croquis, enluminant les acanthes des colonnes corinthiennes, les volutes des ioniennes et jusqu'aux abaqes des doriques. Mais sa paresse aidant, les parties coloriées demeuraient submergées par les parties restées noires et, le plus souvent, le travail entrepris était laissé inachevé.

Au début, j'avais mal compris. J'avais cru qu'il se proposait de remettre à neuf le Parthénon. Mais Richard Mirzan m'assura qu'il n'était pas question de toucher au chef-d'œuvre de l'Acropole. La ruine y demeurerait intacte, comme relique du passé. Le nouveau Parthénon, reconstruit sur l'exact modèle et les proportions de l'ancien, serait érigé sur une élévation dominant la ville d'Athènes.

(1922-24. Après l'incendie, je continue de fréquenter la maison Letayf où seul réside encore Sélim qui y héberge des locataires. Mirzan a disparu. Des années passent. 1931 :)

Je ne saurais dire exactement chez qui je me trouve ni à quelle occasion. Mais je me revois nettement dans le jardinet d'une des anciennes maisons de Smyrne, parmi un petit groupe de personnes, dont le vieil Ansaldo, le père de François. Il me parle de vieux livres, qui sont à vendre et pourraient m'intéresser. Ils sont en la possession d'un homonyme, un certain Richard d'Andria, qui veut s'en débarrasser.

Je connais de vue ce Richard d'Andria. J'ignore s'il existe entre nous quelque vague lien de parenté. C'est un gros homme blond, comptable ou commissionnaire de son état, qui m'est surtout connu par ses avatars amoureux dont la chronique scandaleuse est parvenue jusqu'à moi.

Le père Ansaldo ajoute qu'il s'agit d'assez gros livres en partie détériorés, à la suite de l'inondation du sous-sol où ils se trouvaient déposés. Mais Richard d'Andria est disposé à les céder bon marché. En cours de conversation, il ajoute aussi autre chose : ces livres ont, paraît-il, appartenu à un certain Mirzan, il ne sait plus lequel, qui a vécu en pension chez Richard après l'incendie et qui a dû, par la suite, partir pour l'étranger en laissant des termes impayés et quelques dettes.

J'éprouve aussitôt un sursaut d'émotion intérieure. S'agirait-il du Mirzan, beau-frère de René Letayf, et des fameux ouvrages en partie coloriés par lui qu'il me montrait avec tant d'orgueil ? Le gendre, bête noire de la famille Letayf, aura peut-être été abandonné sans ressources à Smyrne, en tête à tête avec ses livres monumentaux et ses projets ?

Je demande au père Ansaldo de me faire visiter les livres. Nous convenons d'un rendez-vous. Je mets au courant de mon aventure mon ami Lucien Dandoria. Je lui explique, je lui raconte qui pourrait être le Mirzan des livres en question. Plus je réfléchis et plus je me persuade qu'il ne peut s'agir que des livres du beau-frère de René Letayf.

Enfin, papa Ansaldo m'annonce que les livres ont été expédiés, pour examen, dans la maison où nous nous sommes rencontrés. Je les visite en compagnie de Lucien Dandoria. Mon cœur se met à battre. J'ai là, sous la main, toute la collection de Richard Mirzan. Quelques grands exemplaires et de nombreuses pages pourries, collées et comme amalgamées entre elles, qui s'effritent au toucher. La pourriture a mordu les uns dans les coins, les autres au milieu de la page, d'autres encore portent des plaies perpendiculaires. Il y en a en relativement bon état, mais tachés de larges mouillures. La vertigineuse Grammar of Ornament, est intacte. Quelques volumes de moyenne grandeur également. Je feuillette les in-folio. J'ai retrouvé les coloriages du docteur. Je m'arrête pour ne pas trahir trop d'intérêt.

En présence de Lucien Dandoria, je téléphone au vieil Ansaldo pour m'informer des prix. J'apprends que Richard d'Andria réclame pour le tout vingt-cinq livres. Je frétille de joie. C'est le gros lot. Mais, poussé par Lucien, j'ose contre offrir douze livres et demie. Les livres sont vieux, à demi décomposés. Et puis ils sont peinturlurés et perdent encore de leur valeur. À m'entendre leur faire ce reproche, on croirait qu'ils ont été barbouillés par un enfant.

Le vieil Ansaldo proteste. Il reconnaît que l'état en est mauvais, mais pour le prix qu'on en réclame !

Dandoria, que l'aventure amuse, m'excite à jouer serré. Est-ce seulement honnête ? Je sens bien que non, mais je ne m'arrête pas de me le demander. Je veux profiter de circonstances propices ; je fais de ce marchandage un sport.

Finalement, le marché est conclu à un prix intermédiaire : quinze ou dix-sept livres, je ne me rappelle plus... Dandoria qui a pris part à ma joie et m'a incité à tirer parti de l'occasion recevra quelques volumes en cadeau.

## La bibliothèque de l'École évangélique

Je m'y rendis pour la première fois en compagnie de M. Euzet. Il me conduisit tout droit auprès d'un homme mince et chauve à petite moustache retroussée, qui occupait un étroit bureau au fond de la pièce.

C'était M. Argyropoulos, le bibliothécaire : « Je vous présente, lui dit-il, "un jeune érudit" ». Et comme, tout déconcerté, je protestai contre un éloge peut-être ironique et que j'appréhendai, en tout cas, comme excessif, M. Euzet ajouta à travers des gloussements nasillards : « Notez bien... je n'ai pas dit... un grand érudit... J'ai dit... un jeune érudit... J'ai dit... un jeune érudit... Il y a une nuance... ».

La chambre, de tous côtés et presque jusqu'au plafond, était tapissée de livres de tout genre et tout format, depuis les in-folio anciens habillés de parchemin ou de plein veau jusqu'aux brochés modernes à couverture jaune. Au-dessus des rayons figuraient les noms des donateurs et les portraits des plus considérables d'entre eux.

Je demandai un livre. Je fus initié, sans laisser transpirer ma surprise, à l'usage qui consistait à inscrire dans un registre son nom et le titre de l'ouvrage choisi. M. Euzet prit, de son côté, un volume et ne s'occupa plus de moi.

Les lecteurs s'assemblaient autour d'une table placée au milieu de la pièce. Je fus frappé par la gravité du silence qui y régnait. Il semblait religieux et rituel. Selon la recommandation qui m'avait été faite, je me mis à prendre des notes, tout en tâchant d'en découvrir l'utilité. Je conjecturai qu'elles devaient aider la mémoire à retenir les lectures plutôt qu'à les emmagasiner pour s'en référer au besoin.

À partir de ce jour, dès dix heures, j'échappais de chez moi, mais au lieu de courir vers la maison Z. et ses attraits équivoques, je courais avec la même impatience, retrouver l'austère atmosphère de la bibliothèque. J'arpentais, dans toute sa longueur, la rue Franque, passais par devant l'église saint-Polycarpe et voyais enfin surgir, derrière les pâtés des maisons, le clocher à présent familier de Ste Photinie avec sa haute coupole bleue surmontée d'une croix grecque. Je passais sous sa voûte en forme de poterne et débouchais dans la vaste cour dallée, rayonnante de soleil, où l'église proprement dite faisait misérablement coin à gauche, le reste de l'espace étant entouré par le palais de la Mitropolis, les presbytères, les éphories, les boutiques, sans compter les étalages des marchands ambulants. Je traversais la cour et sortais par le côté opposé qui donnait dans un passage dont les étages supérieurs étaient occupés par l'École évangélique et reliés entre eux, par-dessus le passage par des ponts suspendus.

Je gravissais enfin un petit escalier de fer pareil à une échelle de navire, et me trouvais juste en face de la bibliothèque. J'allais au devant de M. Argyropoulos, demandais un livre, prenais place à la table et commençai ma lecture au milieu du même silence que rien ne troublait.

Les lecteurs en cette année 1918, n'étaient guère nombreux : presque toujours M. Euzet qui demandait les œuvres de saint Jean Chrysostome ; parfois René Letayf, Bergando, Ralph Theuma, Tom Greenwood ; assez rarement Ansaldo. Parmi les visiteurs occasionnels, un personnage étrange avec une tête énorme et branlante, des pince-nez au bout du nez et un faux-col d'un autre âge s'installait parfois à la table. C'était, selon M. Argyropoulos, un savant de Bournabat qui s'occupait exclusivement de l'histoire du Moyen Âge et des anciennes familles de Smyrne.

C'est à la bibliothèque évangélique, je crois, que je connus de près un homme dont l'aspect singulier m'avait maintes fois frappé dans la rue : M. Stylpon Pittakis, autre personnage funambulesque du "monde intellectuel" de Smyrne.

Il était terriblement brun, presque noir, avec une barbiche de bouc poivre et sel, et des pince-nez posés sur un nez caricaturalement crochu. Petit de taille, il portait constamment une redingote noire, élimée et luisante, aussi longue qu'un manteau, et un chapeau noir à bords plats.

M. Pittakis avait été, jadis, à la fois conservateur du musée de l'école évangélique et bibliothécaire. Par la suite, ses fonctions avaient été disjointes : celles de bibliothécaire avaient été confiées à M. Argyropoulos.

Au temps de sa prime jeunesse, M. Argyropoulos avait, assurait-on, manifesté le désir de se convertir au catholicisme et même d'entrer dans les ordres. Le clergé catholique de Smyrne se mit aussitôt en branle. Comme

le prosélyte manquait de moyens, on s'arrangea pour les lui fournir. On l'embarqua pour l'Europe ; on le fit entrer dans un séminaire. Mais dès qu'il eut achevé ses études et obtenu ses diplômes, il déserta le séminaire, revint à Smyrne, déclara qu'il avait joué la comédie pour se procurer gratuitement l'instruction à laquelle il aspirait ; sa conversion n'avait été qu'un simulacre. Ses coreligionnaires de l'Ephorie le nommèrent bibliothécaire et récompense du mauvais tour qu'il avait joué aux catholiques.

Je n'ai jamais pris le soin de contrôler la véracité de cette histoire. J'éprouvai dès lors pour M. Argyropoulos un mépris qui aurait pu éventuellement être corrigé, mais qui persiste en moi, après tant d'années, au moment où j'écris ces lignes.

M. Pittakis demeura conservateur du Musée. En 1918, celui-ci était fermé et le conservateur n'y apparaissait guère. Le musée comportait un département de manuscrits dépendant du bibliothécaire. Par timidité, je ne sollicitai jamais de M. Argyropoulos l'autorisation de le visiter. J'avais la superstition des règlements et n'osais réclamer comme faveur personnelle ce que le règlement refusait aux autres.

Pourtant, M. Argyropoulos, en dépit de son caractère assez distant, m'avait honoré d'attentions particulières. Pour moi, il avait déballé en allant la chercher dans la réserve masquée par les rayons du fond de la salle, un incunable portant la date de 1492. « Quatre ans avant la découverte de l'Amérique ! », appuya-t-il avec une admiration béate. Il ajouta textuellement que « pour payer cet ouvrage à sa valeur, il faudrait le placer dans un plateau de la balance et déposer, dans l'autre, son poids d'or ». Je ne saurais dire quel était cet ouvrage. Mais cette masse de papier imprimé en 1492 ne me procura qu'un sentiment assez tiède de curiosité pour son ancienneté et un autre d'admiration infinie pour le prix auquel un livre ancien peut se payer. L'affirmation de M. Argyropoulos eut pour effet de me donner durant longtemps une conception faussée sur la valeur vénale des vieux livres. M. Argyropoulos, je penche à le croire aujourd'hui, partageait les illusions des profanes sur la valeur vénale insensée de tous les vieux livres.

La bibliothèque fermait à midi et rouvrait à trois heures. Nous sortions en passant de la pénombre à la pleine lumière. Les blancs et silencieux bâtiments de l'école (on était à l'époque des vacances) s'étendaient, par-dessus les deux côtés du passage, reliés par leurs ponts suspendus. Je me revois, en compagnie de Bergando et de quelques autres, stationnant sur la terrasse, avant de gagner l'escalier de fer, et devisant tranquillement au soleil, comme sur un bateau...

Pourquoi cette image demeure-t-elle gravée photographiquement dans ma mémoire ? Sa douceur, claire et paisible, a traversé, intacte, l'amoncellement des années. Est-ce à cause de M. Euzet dont la présence, aux côtés de Bergando, provoquait en moi une espèce d'euphorie intellectuelle ? Mais je ne suis même pas sûr que M. Euzet fût présent ce jour-là. L'image flotte autour d'un groupe dont les visages ne se discernent pas. Je cherche en vain, à cette vision indestructible, une explication satisfaisante. Des faits qui nous ont jadis bouleversés s'évanouissent sans laisser trace dans notre mémoire. Une image, apparemment insignifiante, perdure pour ne disparaître qu'avec nous.

Nous sommes la matière impressionnable, la plaque sensible où s'imprime et s'efface, selon des lois et des accidents qui nous échappent, ce qui fera notre être conscient : le souvenir de nos sensations et la sensation de nos souvenirs. Ce que mémoire oublie n'a pas été vécu.

## Vente de livres

Si je n'eusse été incurablement sceptique, j'aurais été tenté de croire qu'il existe, pour les bibliophiles dépourvus de moyens, une Providence.

Depuis l'incendie, les occasions pour moi s'étaient multipliées comme en un conte de fées farci de circonstances merveilleuses.

Pour quelque menue monnaie, j'avais acquis la précieuse collection et les in-folio monumentaux de Mirzan ; puis les livres de Lavine lequel, n'ayant réussi à les vendre à personne et conscient de les céder pour rien, avait l'air de me supplier de ne pas manquer l'aubaine. Ensuite, le hasard avait conduit mes pas dans des boutiques sordides et devant des étalages en plein air où des bouquinistes, sachant vaguement épeler, exposaient des livres précieux ou sans valeur qu'ils écoulaient au petit bonheur de leur flair incertain ; enfin, un peu plus tard, une indication fortuite allait me permettre d'acquérir indirectement une grande partie de la bibliothèque surprenante des vieux Whittall, achetée en bloc et entassée dans l'entresol de sa boutique par un papetier illettré.

Du moins pouvais-je me permettre de m'expliquer qu'à défaut d'une Providence pour les bibliophiles, l'amateur de livres, en cette Smyrne désintellectualisée, de l'après-incendie, constituait sa propre Providence.

On poussait ces choses encombrantes et maussades que sont les livres au-devant de cet énergumène assez fantasque pour donner de l'argent contre cette espèce de papperasse. Mais que penser alors d'une circonstance où,

non point un ignorant mais un érudit, bien mieux une sorte de bibliophage ayant passé sa vie à dévorer lentement ses livres, déverse par torrents, aux pieds de ce même énergumène, l'aliment dont il tire sa substance et à peu près sa raison d'être ?

Un jour, je rencontrai, par hasard dans la rue, M. Euzet qui me dit :

« J'ai des livres à vendre, Venez les voir à l'hôpital français, mais ne tardez pas, car je suis obligé de les vendre au plus tôt... »

Il expliqua que les chambres prêtées par les Sœurs et dans lesquelles il avait emmagasiné l'importante bibliothèque du Collège lui étaient réclamées d'urgence.

J'étais mal en fonds. L'offre de M. Euzet qui en d'autres conjonctures, m'eut réjoui, me laissa perplexe. M. Euzet le comprit à ma mine défleurie : « Je vous les donnerai très bon marché... », s'empressait-il d'ajouter, « Oui, mais vous savez... ». Il insista : « Vous les aurez pour presque rien. Vous pourrez choisir à raison de dix piastres le volume... ». Il n'y avait plus à hésiter.

Le même jour, je me rendis à l'hôpital. Je retrouvai dans une des chambres M. Euzet coiffé d'une sorte de calotte noire, enrobé dans une vieille soutane, avec, par-dessus, son manteau de ville, frileux et poussiéreux, parmi des montagnes de livres accumulés par tas sur le plancher.

Il était en train de trier. Il me désigna une ou deux piles et me dit assez dédaigneusement : « Vous pouvez choisir ce que vous voulez de ce côté-ci ». Car il comptait, tout de même, se réserver certains ouvrages...

Parmi ceux qu'il livrait à ma curiosité, il y en avait de tous les genres : des monographies, des livres de voyage, des ouvrages de piété, des traités de théologie ; les Pères de l'Église traduits en français par M. Genoude, le Dictionnaire de Bergier, celui des religions édité par Migne ; "l'Esprit des Lois" et "la Cité de Dieu" ; Saint Thomas et Marie d'Agréda ; Sénèque et Helvetius ; Lucrèce et Lacépède ; les "Géorgiques" et "la Messiade" ; des œuvres illustres ou inconnues ; des éditions anciennes ou modernes ; des livres cartonnés, brochés ou débrosés, des reliures en plein veau, en parchemin, en chagrin ou en demi-cuir ; le tout échelonné sur trois siècles.

Il existait dans cet amas confus pas mal de rossignols : de fades manuels de dévotion, des dictionnaires de biographie périmés, des œuvres d'apologétique désuète, des traductions en vers français de poètes latins, des romans édifiants contemporains de Voltaire, mais malgré tout, une occasion unique d'abreuver à bon compte sa curiosité.

J'emportai une première charretée et retournai à la rafla. L'opération dura plusieurs jours. M. Euzet ayant à présent à peu près achevé son triage, m'autorisait à feuilleter sans discrimination, à condition de lui montrer ce que je choisissais. Parfois, il s'insurgeait : « Non ! non ! Vous paierez cela au moins vingt-cinq piastres... ». Il alla jusqu'à en réclamer 50 piastres par volume.

Je déversais à mesure les charretées dans la maison, par le soupirail de la cuisine, devant ma mère ahurie et un peu épouvantée.

Cependant, ces acquisitions avaient beau avoir l'air de ne coûter presque rien, le nombre de volumes emportés était si grand qu'il me fallait me restreindre et inventorier mes écus.

J'appelai Gherson à la rescousse. Il accourut comme à la curée et le pillage s'accentua. Moins distrait et plus méthodique que moi, il fit dans les tas des découvertes surprenantes que j'avais manquées. Il me taquinait, me reprochant de l'avoir convié au festin au moment où il n'en restait plus que les reliefs. À la fin, dans les chambres de l'hôpital, il ne demeura plus qu'un gros monticule abrupt formé de mes rejets.

M. Euzet me dit : « Débarrassez-moi aussi de cela. Je vous le cède pour le prix de la charrette... »

Ce que je fis.

Quand le tout se trouva nettoyé, M. Euzet s'approcha de moi et le dit, à mi-voix, en ronronnant : « J'espère... que vous avez compris... que je vous ai fait un cadeau... ». Je le remerciai en me contentant de faire de la tête un signe d'acquiescement.

## Autour du choix d'une carrière

Le problème de me trouver un emploi préoccupait au plus haut point ma famille. Depuis la tentative avortée de (Minos ?), aucune occasion ne s'était plus présentée. À entendre l'oncle Baptistin en tout cas, il n'y avait pas de poste offert que je ne dusse accepter. Moi qui avais pris tant de plaisir à lire « Jack », je me trouvais à peu près dans la même position que le héros de Daudet. Mon oncle, sans le comprendre ou du moins sans se l'exprimer aussi nettement, désirait m'humilier. Non point qu'il eût éprouvé du déplaisir si j'avais réussi à trouver un poste honorable. Mais comme c'était lui qui m'entretenait, il trouvait révoltant que je fisse, ou qu'on fit pour moi le difficile, et jugeais que, pour avoir un emploi, une humiliation n'aurait pas dû me faire reculer.

Or, la perspective de devenir "employé" était pour moi un réel déchirement. Entrer dans le commerce, qui était l'opposé des lettres, représentait à mon sens une véritable déchéance. L'Association des Étudiants, en me mettant en contact avec des camarades qui étudiaient en vue d'une carrière libérale, avait remplacé mes préventions contre les occupations grossières du commerce et de la banque. J'étais persuadé que rien ne me convenait moins. J'allais opposer une barrière à une vocation et à des dons innés qui méritaient un meilleur sort.

Comme mes principaux camarades, je prétendais mener mes études en vue de préparer mon avenir. Quoique les parents de ces jeunes gens fussent peut-être convaincus que des êtres providentiellement doués comme nous l'étions avaient droit à aspirer à des carrières supérieures, un homme comme M. Letayf s'étonnait quand même, lorsqu'il demandait à son fils à quel genre d'études je m'adonnais, de s'entendre dire que c'était à l'exégèse. Car les hautes études étaient indissolublement liées dans son esprit au bénéfice matériel qu'on pourrait ultimement en tirer, et il ne comprenait pas comment l'exégèse assurerait mon avenir.

Si je m'intéressais à l'exégèse, je n'en faisais pas l'objet de ma future carrière. Elle faisait partie du bagage intellectuel dont je m'imaginai porteur et je savais moins la carrière à laquelle j'aspirais que celles dont je ne voulais absolument pas. Mes aspirations étaient surtout négatives – contre le métier de scribe, contre tout ce qui était centre d'emploi ; et je ne distinguais pas bien le commerce proprement dit de la tenue des livres. Les administrations m'apparaissaient comme des maisons pénitentiaires où les médiocres de la terre alignés inscrivaient des chiffres sur des registres et, astreints pour toute la vie à cette besogne, sombraient irrémédiablement dans un abrutissement progressif. Faire moi-même ce que quatre-vingt dix pour cent de mes concitoyens faisaient, devenir comme l'un d'eux, non ! Cette pensée ne m'était pas tolérable.

Aujourd'hui, je souhaitais devenir écrivain, mais je ne me représentais pas bien dans quel genre, ni comment j'y parviendrais. De terribles appréhensions m'auraient torturé, je le sens, avant que j'affronte un éditeur, avant même que j'ose porter un article à un journal. J'aurais toujours craint qu'on ne trouve de bonnes raisons pour ne pas l'insérer.

Partant à l'étranger pour faire des études, je gagnerais du temps ; dans l'intervalle, je m'occuperais de lettres ; et mon talent éclaterait au grand jour dans des circonstances que je ne déterminais pas. Obligé quand même d'indiquer à mes parents la carrière à laquelle j'aspirais, et forcé de concéder à leur esprit pratique une forme de gagne-pain qui pût être prise au sérieux, j'avais dû faire paravent de la profession d'avocat. Seulement, durant que je suivrais les cours de la faculté de droit, je pourrais en même temps, mais seulement à titre accessoire, fréquenter ceux de la faculté de lettres.

Ma mère, sans se douter que ce thème de l'emploi était pour moi comme une question de vie ou de mort, me répondait simplement, comme s'il s'agissait, de choses relativement négligeables :

« C'est de la folie ! Dans la vie, il faut être pratique. L'avenir du monde est dans le commerce. Il faut trouver un bon emploi. La littérature ne nourrit pas son homme à moins de n'être un Victor Hugo. Le métier d'avocat non plus, il y a tant d'avocats sans cause. À écrire, combien de grands hommes ne sont-ils pas morts sur la paille. Devant l'impossibilité d'avouer mes fins, je voulais au moins épargner à mes illusions une déconfiture trop frappante. Je désirais masquer aussi bien à ma mère qu'aux autres le naufrage de mes ambitions.

Les bureaux, la banque, à aucun prix ! Mais puisqu'il fallait quand même se résigner à être salarié, que ce soit d'une institution dont le caractère n'offrait pas un contraste trop inconciliable avec mes aspirations, une institution où les loisirs seraient plus grands, où j'aurais l'air de me préparer une carrière, une sorte de poste transitoire avec des apparences de sinécure, par exemple dans un consulat, une étude d'avocat. Ainsi, du moins, ne serais-je pas confondu dans la catégorie ordinaire des employés. D'autres horizons me seraient ouverts que ceux des bureaucrates.

Lors du séjour de ma tante Léontine à Smyrne, on l'avait priée, elle aussi, d'avoir l'œil ouvert à mon intention sur un poste éventuel. Les Lancan avaient à Athènes des amis influents et Léontine m'apprit que ce monsieur leur avait parlé d'un poste à la Légation de France. Malheureusement, ce poste avait été entre-temps occupé. Saisissant l'occasion, j'exposai à Léontine que j'ambitionnai un poste de cette espèce. Je la suppliais, si une telle

place se représentait, de tout tenter pour me l'obtenir. Profitant du caractère attentif de ma tante, et du fait qu'avertie de mes idées fixes, elle leur opposerait peu de résistance, je lui exposai le genre d'emploi qu'il me fallait : pas de banque, d'étude d'avocat, mais consulat ou légation. Les attachés d'ambassade ne s'occupent-ils pas souvent de littérature et n'ont-ils pas, à côté de leur carrière officielle, une autre qui corresponde à leur goût et à leur bon plaisir ?

L'essentiel étant, aux yeux de mes parents, de me trouver un poste, je ne fus pas contredit. On se contenta de souligner à Léontine qu'elle n'eut pas seulement à tenir compte de mes préférences, mais de tout autre emploi. Mes parents partageaient de ce principe qu'un emploi, une fois acquis, permet toujours d'avancer, qu'il est comme un billet de loterie avec lequel, lorsqu'on est intelligent, on a la chance de gagner le gros lot. Le principal était d'acquiescer le billet de loterie, par conséquent aller au plus difficile et obtenir un poste quel qu'il fut.

Maritza, vers ce temps-là, appréhendait mon départ d'un instant à l'autre. Je la vis une fois me contempler avec une insistance triste : « Qu'y a-t-il ? – Tu vas partir, n'est-ce pas ? – Qu'est-ce qui te le fait penser ? – Comme ça... Je pensais... tes études... » Je m'enfonçais dans un silence plein d'acquiescement. Il n'en était pas question, mais cela flattait tellement mon idéal que j'eus la cruauté de ne pas dire non. Sans doute, les départs successifs de mes amis avaient annoncé à Maritza que le mien suivrait.

Si j'avais juré à Maritza qu'il n'était pas question de départ, elle aurait pu dire par la suite qu'elle en avait eu le pressentiment. Il se passa en effet peu de temps avant que me parvint une lettre de l'oncle Etienne. Son ami de la légation avait trouvé pour moi un poste. Il s'agissait d'un emploi auprès de l'attaché naval, et d'une fonction de téléphoniste. Le grec courant et le français étaient requis. J'aurai 250 drachmes par mois (environ 1000 Fr. actuels) et une chambre à la légation même. Mes fonctions, guère absorbantes, me laissaient des loisirs que je pouvais consacrer à étudier. Je prendrai mes repas chez la logeuse, ce qui me permettrait de vivre à bon compte.

Le mot téléphoniste résonna mal à mon oreille. Mais je n'approfondis pas. Il s'agissait d'un poste auprès d'une légation. Je pouvais utiliser une partie de mon temps à étudier. Je parlais à l'exemple de mes amis. Il ne m'en fallait pas davantage.

L'oncle Baptistin, consulté fut catégorique : il fallait accepter sans hésiter. Repousse-t-on jamais un poste quand on n'a pas d'emploi ?

Le mot "téléphoniste" résonna également mal aux seules oreilles de ma tante Esther. Mais elle aussi n'approfondit pas. Ma mère et tante Marie ne s'exprimèrent pas d'opinion quant au poste. Après tout Etienne et son ami savaient ce qu'ils faisaient. Ensuite, je pouvais avancer. L'essentiel était d'entamer un travail.

J'annonçai mon prochain départ à Maritza comme un événement naturel et prévu. Elle était résignée. De jeunes gens ne doivent-ils pas achever leurs études pour devenir des hommes ? Nous souffrons moins des contraintes que nous estimons nécessaires. Très affectée, Maritza agrémentait son affliction en la renforçant par le chagrin obligé inséparable du départ. Moi aussi, remplissais le rôle qui convenait et que j'avais senti obligatoire, mais j'étais sec dans l'égoïsme de ma joie de partir, devant la possibilité d'accomplir un rôle plus important : le départ du jeune homme doué qui va achever ses études. Je me voyais déjà à Athènes, heureux, respirant une atmosphère qui me plaisait, discutant philosophie et littérature avec l'oncle Etienne.

Un des soirs qui précédèrent mon départ, nous étions Maritza et moi affalés sur un canapé, mornes, immobiles, ainsi qu'il sied à des amoureux qui vont se séparer.

Mme Valtanos, maigre et myope, glissa dans la chambre. Nous voyant prostrés, elle pensa à la tristesse de toutes les séparations et, en vertu d'elles, à la nôtre propre. Elle éprouva le besoin de s'attendrir et imagina que nous pleurons. S'approchant de moi, elle tâcha d'essuyer les larmes supposées couler de ma paupière. Puis se penchant, elle m'embrassa sur le front, comme pour me consoler. Très ennuyé, et confus de son erreur autant que si je m'étais trompé à sa place, j'essayai éperdument de m'attendrir à mon tour et de tirer quelques vraies larmes de mes yeux. Faisant appel à toutes mes ressources, j'eus la chance de réussir enfin à pleurer, et aussitôt que je sentis mes yeux humides, je présentai hardiment mon visage à Mme Valtanos, afin qu'elle vit que je pleurais réellement et qu'elle ne s'était pas abusée.

Le jour du départ, fixé au 25 octobre, approchait. J'en annonçais la nouvelle à mes amis, en prenant bien soin de mentionner mon poste à la légation.

Chez les Mainetti, leur sœur Renée me félicita et ... me dit que c'était très bien et que j'aurai l'occasion d'assister aux bals des ambassades.

On me prépara tout un trousseau : lingerie, manteau neuf, complets chez le grand tailleur Ravelli, à moi qui, depuis la guerre, n'avait connu d'autre faiseur que ... Bref, on me monta toute une garde-robe à laquelle on ajouta le smoking de mon père que fis mettre à ma taille à Athènes.

Puis, stupéfait, car je n'avais pas prévu ces largesses, pourtant consacrées par l'usage, mes oncles, mes tantes, mes parents me firent cadeau d'argent de poche, si bien que je partais bien fourni et riche comme je ne l'avais jamais été.

On m'acheta, toutefois, un billet de seconde, moins par économie que par principe hérité des déchéances de la guerre. Ma mère, ma tante Marie, diverses autres personnes montèrent avec moi à bord. On descendit mon bagage encombrant à fond de cale, comme une marchandise : des ballots, une énorme malle et tout un lit avec son attirail – matelas, traversin, couvertures que j'emportais avec moi, car on m'avait recommandé d'emporter mon propre lit à la légation.

Je vais entreprendre le récit de mon voyage, et celui de mon séjour à Athènes dont les péripéties illustreront amplement que, parfois, les rêves des enfants ne sont pas plus sages que la conduite des hommes mûrs.